

Perspectives et outils du programme de recherche “ La Lucanie antique : archéologie et patrimoine ”

Alain Duplouy, Vincenzo Capozzoli, Alessia Zambon

▶ **To cite this version:**

Alain Duplouy, Vincenzo Capozzoli, Alessia Zambon. Perspectives et outils du programme de recherche “ La Lucanie antique : archéologie et patrimoine ”. O. de Cazanove et A. Duplouy, avec la collaboration de V. Capozzoli. La Lucanie entre deux mers. Archéologie et patrimoine, pp.165-189, 2019, 978-2-38050-020-2. hal-02425145

HAL Id: hal-02425145
https://paris1.hal.science/hal-02425145

Submitted on 29 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Collection du Centre Jean Bérard, 50

LA LUCANIE ENTRE DEUX MERS
ARCHÉOLOGIE ET PATRIMOINE

Actes du Colloque international
Paris, 5-7 novembre 2015

édités par
Olivier de Cazanove et Alain Duplouy
avec la collaboration de Vincenzo Capozzoli

volume 1

Naples
2019

Perspectives et outils du programme de recherche « La Lucanie antique : archéologie et patrimoine »

Alain Duplouy, Vincenzo Capozzoli, Alessia Zambon

Entre 2012 et 2015, l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne a bénéficié d'un financement important de la part de la Ville de Paris dans le cadre du programme Émergence(s), par lequel la Ville « soutient l'excellence scientifique de la capitale », s'engageant à financer de jeunes équipes de recherche travaillant sur des thèmes pluridisciplinaires ou innovants. Lauréat de l'édition 2012, Alain Duplouy a fédéré, à travers le projet « La Lucanie antique : archéologie et patrimoine », une équipe de recherche dont les travaux se concentrent depuis lors sur la Lucanie antique, prolongeant une longue tradition de recherche parisienne[1].

Comme cela a été rappelé en introduction de ce volume, parallèlement à une riche tradition italienne, l'archéologie de la Lucanie a très tôt attiré l'attention des chercheurs français. Au-delà des voyageurs et antiquaires du XIXe siècle, les archéologues français ont su construire et développer depuis plus d'un demi-siècle une tradition de recherche particulièrement significative. Qu'il suffise de rappeler les travaux de Juliette de La Genière sur Sala Consilina, Roccagloriosa, Armento, Cersosimo, Francavilla Marittima, les fouilles de Jean-Paul Morel à Garaguso et Cozzo Presepe, les études épigraphiques de Michel Lejeune sur le sanctuaire de Rossano di Vaglio, sans même évoquer le chantier de l'École française de Rome à Poseidonia-Paestum[2]. Plus spécifiquement, l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne entretient depuis longtemps une dynamique de recherche nourrie sur l'Italie du Sud et en particulier sur la Lucanie antique, notamment à travers une série de chantiers archéologiques dirigés par Alain Schnapp (Moio della Civitella, Eboli, Laos) et Olivier de Cazanove (Civita di Tricarico). L'objectif du programme Émergence(s) était donc de perpétuer à l'université Paris 1 une dynamique de recherche interdisciplinaire sur la Lucanie préromaine, qui exploite à la fois l'abondance de la documentation archéologique lucanienne et la richesse des collections patrimoniales parisiennes en matière d'antiquités lucaniennes. La recherche, articulée autour de thématiques et d'approches renouvelées, a permis la mise au point de nouveaux outils heuristiques qui sont aujourd'hui mis à disposition de la communauté scientifique.

Le programme de recherche s'articule autour de deux axes : l'archéologie de la Lucanie préromaine, d'une part, et la constitution du patrimoine lucanien, de l'autre. Ces deux orientations reflètent non seulement un intérêt pour la multiplication des recherches de terrain en Lucanie et la volonté de contribuer à l'émergence de nouveaux modèles interprétatifs, intégrant les acquis récents de la recherche archéologique, mais aussi une attention tout particulière à souligner l'ancrage parisien de l'équipe en mettant en valeur les collections patrimoniales lucaniennes de la capitale française et la riche

1. Cette équipe, dirigée par Alain Duplouy, est composée de chercheurs, de doctorants et d'étudiants en master de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. On en trouvera la liste, ainsi que nos actualités, sur le site internet du projet : *http://lucanie-antique.pantheonsorbonne.fr*. Dans ce cadre, Vincenzo Capozzoli (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) a plus spécifiquement pris en charge l'axe « archéologie » et Alessia Zambon (université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines) l'axe « patrimoine ».

2. D'un point de vue historiographique, voir aussi Pollini 2011. Rappelons également les travaux de Pascal Ruby sur l'âge du fer à Sala Consilina ; Ruby 1995.

contribution des voyageurs et antiquaires français à la redécouverte de cette région. Ces thématiques de recherche témoignent en ce sens d'un dialogue interdisciplinaire entre l'archéologie de terrain, son histoire séculaire et la conservation du patrimoine à travers une finalité historique commune.

Nous détaillerons ici les principaux axes de recherche, ainsi que les perspectives herméneutiques dans lesquelles nous souhaitons inscrire dans la durée ce programme, tout en présentant les outils de recherche que nous avons développés à cette fin.

L'archéologie de la Lucanie antique

En introduction de ce volume ont été rappelés les principales sources littéraires antiques concernant la Lucanie antique et ses populations, ainsi que les grandes lignes du débat archéologique. Dans l'ensemble, il apparaît que les auteurs anciens ont constitué la clé d'interprétation principale de la culture matérielle de l'espace lucanien, de larges pans de la documentation archéologique découverte en Lucanie étant d'ailleurs utilisés pour démontrer leurs assertions. Pour l'essentiel, le débat lucanien s'est enfermé dans une alternative herméneutique qui hésite entre deux grands modèles interprétatifs : d'une part, une thèse invasionniste ou diffusionniste, qui donne foi aux textes antiques et à l'idée d'une invasion samnite, et d'autre part, une thèse évolutionniste, celle de l'ethnogenèse lucanienne, qui privilégie la maturation *in loco* d'une identité guerrière nouvelle. Il est inutile d'y revenir ici.

L'un des objectifs du programme Émergence(s) est de contribuer à dépasser ces débats, en renonçant aux discussions dominées par les sources littéraires antiques et par les questions modernes d'ethnicité. L'archéologie de la Lucanie ne peut en effet se réduire à la seule question de l'origine des Lucaniens ; il convient d'explorer d'autres modèles interprétatifs, plaçant la culture matérielle et l'environnement au cœur de l'interprétation. Dans le cadre de notre projet, nous souhaitons pousser plus avant les trois pistes de recherche suivantes : (a) hybridation, (b) polythétisme et (c) méditerranéisation.

Hybridation

Par opposition aux vieilles perspectives néocoloniales, le *melting pot* de l'Italie méridionale, avec ses multiples cultures (grecque, étrusque, italique et romaine), peut être appréhendé dans la durée, pour le premier millénaire av. J.-C., à travers la notion d'hybridation. Si l'hybridité existe comme notion dans les théories et la pratique zoologiques et botaniques, il s'agit aussi d'un concept clé des sciences sociales, tel que formalisé par Homi Bhabha et complété par ses critiques dans un monde contemporain devenu de plus en plus conscient de son caractère multiculturel[3]. D'un point de vue historique et archéologique, l'hybridité trouve son utilité comme concept herméneutique pour penser les relations entre populations aux origines culturelles distinctes et les implications de ces échanges sur chacune d'entre elles. Contrairement au vieux modèle bipolaire et hellénocentré, opposant Grecs et indigènes, et au-delà même de la notion d'acculturation, qui implique tout au plus des transferts culturels unidirectionnels, le concept d'hybridation permet de faire sens de la fluidification des identités – autrement dit du mélange pluridirectionnel de caractéristiques culturelles – dans un monde pensé comme dépourvu de culture dominante. D'autant que les cultures ne sont jamais des entités stables, délimitées rigoureusement et invariables dans le temps ; ce sont au contraire des « organismes vivants », constamment renégociées en relation avec leur environnement changeant. Il ne s'agit nullement de diluer ces cultures, mais plus précisément d'appréhender de manière dynamique leurs attributs et leurs interactions dans le contexte régional de la Lucanie antique. Les contacts documentés par la culture matérielle ne révèlent pas simplement des réseaux d'échanges entre « Grecs » d'une part et « indigènes » de l'autre, mais ils montrent aussi comment tous ces groupes réélaboraient et reconfiguraient constamment des traits culturels empruntés à leurs voisins pour donner lieu à de nouvelles cultures dès lors considérées comme hybrides.

Par exemple, les potiers et peintres actifs à la charnière des deux mondes, comme dans l'établissement archaïque de l'Incoronata sur la côte ionienne[4] ou sur les sites lucaniens d'Anzi et d'Armento dans la seconde moitié du IVe siècle[5], réélaborèrent les principes de la typologie et de l'imagerie en vigueur, pour définir de nouveaux styles céramiques qui font sens à travers la notion d'hybridité, n'étant ni tout à fait grecs ni tout à fait indigènes. De la même manière, le concept pourrait être appliqué à une relecture de la prétendue « barbarisation » de

3. Bhabha 1994. Voir aussi les critiques de Van Dommelen 2002 et les réflexions de Malkin 2017.

4. Voir Denti 2012.

5. Voir notamment Trendall, Cambitoglou 1967, p. 116, 131, 142, 159.

Poseidonia, interprétation hellénocentrée d'Aristoxène de Tarente (*ap*. Athen. *Deipn*. XIV 632a), que les archéologues ont trop souvent pris pour le reflet d'une lucanisation de la colonie achéenne[6]. En l'occurrence, Aristoxène ne fait aucunement référence à la présence d'éléments samnites ou lucaniens dans la ville grecque ; les Tyrrhéniens et Romains mentionnés par l'écrivain tarentin sont toute autre chose[7]. Dans le contexte du texte, le verbe ἐκβεβαρβαρῶσθαι renvoie sans doute davantage à la pénétration graduelle des Romains dans l'Italie du sud de la fin de l'époque classique[8]. C'est cet ensemble inextricable de relations qu'il convient de repenser du tout au tout.

Polythétisme

Globalement, l'approche archéologique de la Lucanie antique a consisté à essayer d'isoler des traits saillants, sorte d'invariants culturels considérés comme des marqueurs ethniques : les Lucaniens se caractériseraient par des habitats fortifiés, des « ceinturons samnites », une iconographie guerrière, la densification de l'habitat rural ou l'apparition des sanctuaires. Il s'agissait en ce sens de définir une série de dénominateurs communs à l'ensemble du faciès archéologique de la Lucanie. Cet « identikit » lucanien paraît toutefois relativement réduit au point qu'il pourrait être appliqué en réalité à bien des régions antiques. On en vient donc à s'interroger sur la prétendue spécificité de pareilles caractéristiques culturelles. Au-delà d'éventuels invariants communs à l'ensemble d'une région, ne faudrait-il pas tenir compte aussi des variations locales importantes dans la culture matérielle de la Lucanie ? C'est d'autant plus nécessaire que cette région antique est de définition quelque peu artificielle, ne correspondant ni à une unité géographique homogène ni à une auto-construction identitaire de la part des populations concernées, mais bien à une représentation externe, œuvre des Grecs et des Romains. Il paraît en ce sens important de ne pas se focaliser sur les seuls éléments communs, mais aussi sur la diversité interne. Malgré certaines caractéristiques communes à l'ensemble de l'espace lucanien, tant la phase « œnôtre » que la phase « lucanienne » sont marquées par des variations locales significatives[9]. Au-delà de la perspective régionale, lucanienne – au sens de l'espace lucanien défini par Strabon (VI 1, 4) et Pline l'Ancien (*H.N*. 71) –, notre curseur doit aussi varier les échelles et s'arrêter sur le niveau local, en sorte de ne pas restituer de manière artificielle une culture lucanienne homogène ou monothétique, définie par quelques attributs prétendument liés à une identité ethnique spécifique[10].

De ce point de vue, le modèle polythétique, outil analytique mis au point par David Clarke en 1968, paraît particulièrement prometteur, quoiqu'il soit le fruit d'une archéologie processuelle aujourd'hui quelque peu dépréciée[11]. Dans le modèle polythétique, c'est la diversité interne qui est valorisée, plus que les traits communs, inscrivant la variabilité au cœur même de l'interprétation. Ainsi n'est-il pas nécessaire de réduire à une série de traits par trop courants la définition d'une entité polythétique, comme l'a été conçue la Lucanie antique. Compte tenu de la diversité des cultures matérielles attestées simultanément dans l'espace lucanien au fil des siècles, la question ne paraît pas en effet d'isoler un set d'attributs – porteurs ou révélateurs d'identités ethniques –, mais bien d'expliquer cette variabilité interne et les spécificités locales au sein d'une entité analytique dont la définition spatiale est, avons-nous dit, parfaitement artificielle. Parce qu'il privilégie une approche contextuelle et situe l'enquête à l'échelle de microrégions, le modèle polythétique place en somme les traits divergents au cœur de l'explication. En ce sens, il permet aussi de donner une existence à la région Lucanie, à cet espace perçu et construit par les Grecs et les Romains.

Méditerranéisation

Au-delà des échelles micro-régionale et régionale, il nous paraît important de replacer la Lucanie antique dans le contexte plus large de l'histoire méditerranéenne. Élaborée par Ian Morris voilà une quinzaine d'années[12], la notion de « méditerranéisation » dérive directement du concept de « connectivité », lui-même forgé par Peregrine Horden et Nicholas Purcell dans leur étude révolutionnaire *The Corrupting Sea*, qui éclatait la

6. Pareille reconstruction historique a été initialement proposée par Pugliese Carratelli 1987, p. 30.

7. Cf. en particulier Russo F. 2008, p. 30-39.

8. Outre Russo F. 2008, voir Asheri 1999 et La Greca 2008, p. 34-35.

9. Voir notamment Morgan 1999 ; Bugno, Masseria 2001 ; Horsnaes 2002.

10. Sur la difficulté – voire l'impossibilité – d'isoler des indicateurs de la culture matérielle pour définir une « identité lucanienne », voir aussi Henning 2010a.

11. Clarke 1968, p. 668.

12. Morris 2003 ; 2005.

Méditerranée braudélienne et ses grands blocs antagonistes en une multitude d'entités régionales largement connectées entre elles au sein de vastes réseaux méditerranéens[13]. La notion permet de mettre en scène l'évolution des sociétés au sein d'un monde méditerranéen largement fragmenté, mais intensément connecté, en insistant sur le dynamisme des réponses offertes localement. Nombre de transformations que connaît la Lucanie antique au cours de la période préromaine correspondent en réalité à des évolutions que l'on rencontre ailleurs en Méditerranée plus ou moins aux mêmes époques. Selon cette perspective, la Lucanie n'apparaît nullement isolée – voire reculée ou retardée, comme la décrivait Carlo Levi au milieu du XX^e siècle –, mais participe bien à des tendances globales qui ont cours en Méditerranée.

Par exemple, la « maison de chef » de Torre di Satriano – appelée *anaktoron* par son fouilleur –, découverte en 2008 au cœur de la Lucanie, offre un exemple saisissant de la manière dont un potentat local tentait de s'inscrire dans le réseau des élites méditerranéennes archaïques en adoptant un langage matériel et des codes communs[14]. L'édifice était notamment orné de terres cuites architecturales produites sur place par des artisans tarentins itinérants. Comme dans d'autres parties du monde hellénisé, l'iconographie des plaques montre des hoplites et des cavaliers, renvoyant ainsi à une imagerie partagée du pouvoir. De la même manière, tout en retenant certaines spécificités de leur écriture archaïque, les Lucaniens troquèrent rapidement l'alphabet achéen, emprunté aux colonies grecques voisines, pour adopter la version standardisée de l'alphabet ionien qui remplaça un peu partout dans le monde méditerranéen du IV^e siècle les multiples usages locaux[15]. Ainsi, en matière d'épigraphie comme de culture matérielle, la Lucanie n'apparaît en rien comme une région périphérique : la méditerranéisation des pratiques culturelles des élites locales fait partie des processus à l'œuvre. Loin du constat terrifiant de Carlo Levi, qui a sans doute involontairement orienté la lecture archéologique, la Lucanie, sans être Rome, Athènes ou Alexandrie, était une région connectée à l'ensemble du monde méditerranéen. Bien que présentés comme de farouches guerriers, les Lucaniens étaient donc sans doute aussi des citoyens du monde (méditerranéen).

Notre projet a pour ambition d'éprouver la validité de ces modèles interprétatifs, appliqués à la documentation archéologique de la Lucanie préromaine. En variant les échelles d'observation, du niveau local à l'ensemble de l'espace méditerranéen, nous chercherons aussi à faire de la Lucanie une entité analytique signifiante à l'échelle de la péninsule italienne et de la Méditerranée antique. Au final, notre recherche s'inscrit somme toute dans le renouvellement épistémologique d'une longue tradition de recherche sur l'archéologie de la « région », dont les principes et les méthodes ont rapidement évolué au sein de la discipline archéologique elle-même[16].

Le patrimoine de la Lucanie antique : voyageurs, antiquaires et antiquités lucaniennes

Bien que l'archéologie, en tant que discipline scientifique, se soit développée dans le courant du XIX^e siècle en opposition à la tradition antiquaire[17], voyageurs, collectionneurs et antiquaires font partie de l'histoire de la recherche sur la Lucanie antique pratiquement jusqu'à la création de la *Soprintendenza della Basilicata* en 1964, qui marque de manière définitive le début d'une exploration scientifique et systématique de la partie centrale de la région, correspondant à la Basilicate actuelle – quoiqu'il ne faille pas oublier les initiatives de précurseurs comme Nevio Degrassi, Pellegrino Claudio Sestieri, Mario Napoli, Venturino Panebianco ou Francesco Ranaldi[18]. Avant ces actes fondateurs, l'essentiel de la réflexion sur la Lucanie antique passe par les seules antiquités qui ont quitté le pays et ornent aujourd'hui les musées du monde, souvent privées de tout contexte de découverte précis. L'histoire de cette recherche ancienne est donc intéressante, non par simple souci encyclopédique, mais surtout parce qu'on lui doit une image de la Lucanie antique construite à partir des seuls auteurs anciens, dont aujourd'hui encore on peine précisément à se défaire. Afin de mieux cerner où l'on va, il faut commencer par comprendre d'où l'on vient.

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, de nombreux étrangers visitent l'Italie du Sud dans le cadre du Grand Tour. Naples et les sites de Pompéi et Herculanum sont une étape incontournable pour la plupart des voya-

13. Horden, Purcell 2000 ; voir aussi, sur la notion de réseau, Malkin 2011.

14. Osanna, Vullo 2013.

15. Lazzarini, Poccetti 2001.

16. Voir notamment Thurston, Salisbury 2009.

17. Sur cette histoire, voir Schnapp 1993.

18. Voir l'Introduction de ce volume.

geurs. Moins nombreux sont en revanche ceux qui osent s'aventurer plus au Sud, dans la Calabre et la Basilicate actuelles, qui demeuraient assez difficiles d'accès, surtout par voie de terre[19]. De nombreux Français, mais aussi des Britanniques, des Suisses, des Allemands, des Russes figurent parmi les téméraires qui ont poussé leur voyage jusqu'aux territoires reculés de la Lucanie antique. Il s'agit d'hommes venant d'horizons divers : des érudits passionnés par l'Antiquité, des peintres, des architectes, des géologues, des naturalistes, des médecins ou encore des militaires. Les témoignages récoltés par ces voyageurs – carnets de voyages, livres, journaux, dessins – nous éclairent sur leurs explorations et leurs découvertes ; ils permettent aussi de souligner l'importance de la tradition antiquaire relative à la Lucanie. Si l'on doit s'attacher à retracer leur itinéraire et leurs conditions de voyage, tout en rappelant leur émerveillement ou leur déception, il convient aussi de s'attacher à préciser l'apport de ces voyageurs à l'étude du patrimoine lucanien. Il faut pour cela analyser leurs écrits sur les sites qu'ils visitent ou dont ils sont les premiers excavateurs ; il faut aussi s'intéresser aux objets qu'ils rapportent de leur voyage, enrichissant les collections privées et stimulant les premières publications de matériel.

Avant le milieu du XX^e^ siècle, toute recherche sur la culture matérielle de la Lucanie antique était liée à la tradition antiquaire et aux nombreuses antiquités qui avaient quitté le territoire. En l'occurrence, pareille tradition, orientée par la lecture des auteurs anciens, est à l'origine de multiples catégories d'objets liés à la culture matérielle lucanienne, qui sont toujours d'usage aujourd'hui. Par exemple, la céramique dite « lucanienne », l'une des diverses productions de céramique à figures rouges d'Italie du Sud aux V^e^ et IV^e^ siècles, est ainsi dénommée vers la fin du XIX^e^ siècle dans les classements qui s'opèrent au sein des grands musées européens, notamment à Berlin à l'instigation d'Adolf Furtwängler, à la suite de la découverte de nombre de ces vases dans des tombes indigènes de Lucanie intérieure. La catégorie fut consacrée dans le travail d'Arthur D. Trendall[20], qui distingua notamment productions paestane, lucanienne et apulienne. Des fouilles menées à Métaponte dans les années 1970 – dont les résultats ne sont toujours que partiellement publiés[21] – ont toutefois mis au jour un quartier de potiers (*kerameikos*) actif de l'époque archaïque à la fin de l'époque classique, dont les rebus de production ont pu être associés à des peintres lucaniens répertoriés par Trendall. La céramique lucanienne peut dès lors être reconnue avec certitude comme la production de peintres et de potiers actifs dans la colonie grecque de Métaponte, et non dans des sites indigènes de l'intérieur des terres. En ce sens, la céramique dite « paestane », issue des ateliers de Poseidonia, n'est pas moins lucanienne – au sens de produite dans l'espace lucanien – que les vases dits « lucaniens », que l'on sait aujourd'hui provenir de Métaponte. Si la distinction peut paraître technique, elle n'en est pas moins d'importance pour qui s'intéresse à la Lucanie dans son ensemble, région antique qui pâtit déjà de divers cloisonnements artificiels entre Basilicate, Campanie et Calabre. De ce point de vue, seule une histoire de la recherche liée aux objets qui l'ont déterminée et aux acteurs qui l'ont façonnée permettra de clarifier la situation. Semblables commentaires pourraient également être faits à propos de la céramique dite « œnôtre » ou des ceinturons désignés comme « samnites », dont les implications sur l'interprétation de la culture matérielle lucanienne sont importantes. Si nommer la culture matérielle est assurément moins important qu'une description raisonnée, encore faut-il que les désignations d'acception commune, héritées d'une tradition de recherche ancienne, ne viennent pas obscurcir une situation archéologique et historique déjà passablement complexe.

Les antiquités rapportées de ces voyages trouvèrent peu à peu leur place dans les grandes collections publiques. Avec le développement du marché de l'art au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, ce patrimoine lucanien devint par ailleurs rapidement mondial. D'un point de vue parisien – qui nous a intéressé initialement –, il convient par exemple de mentionner la collection du duc de Luynes[22], l'un des premiers explorateurs de Métaponte, ou les nombreuses statuettes en terre cuite de Paestum rapportées par François Lenormant à l'issue de son voyage en Italie du Sud. Ces collections furent ensuite données ou achetées par les grands musées parisiens, Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France et musée du Louvre en tête.

Face au renouvellement considérable de la documentation disponible depuis les années 1960,

19. Voir notamment Settembrino, Strazza 2004.

20. Trendall, Cambitoglou 1967. Sur son apport à la connaissance de la Lucanie antique, voir la contribution de G. Shepherd dans ce volume.

21. Cracolici 2004.

22. Voir la contribution de C. Colonna dans ce volume.

produite au cours de cinq décennies de fouilles intensives en Lucanie – et quoique celle-ci soit loin d'être publiée en intégralité – nous aurions toutefois tort de négliger les milliers de pièces anciennement connues, bien que leur provenance soit souvent indéterminée. Au contraire, les acquis de la recherche archéologique contemporaine permettent de reprendre l'étude de ces objets sous un angle nouveau, les restituant dans leur contexte archéologique et leur donnant ainsi un sens historique au-delà de leur simple valeur artistique. Non seulement les recherches archéologiques récentes offrent autant d'exemples de contextualisation de ce matériel[23], mais il est également possible, à travers une enquête suivie à travers les réseaux du collectionnisme moderne et les inventaires de musées, de leur rendre une partie de leur histoire, sinon leur contexte original de découverte. Prenant modèle sur divers projets de recherche centrés sur le patrimoine et son histoire, comme le *Getty Provenance Index*, notre objectif est de documenter la « biographie » de ces objets, selon le concept forgé par Igor Kopytoff[24], restituant à travers l'histoire des collections leur parcours à rebours depuis leur localisation actuelle dans un musée jusqu'à leur lieu de découverte. La notion de provenance n'est pas seulement liée aux études sur le collectionnisme, ainsi que promue par l'histoire de l'art afin d'assurer le *pedigree* d'une œuvre, démontrant une propriété, attribuant l'objet à un artiste ou certifiant son authenticité. La notion de provenance concerne aussi notre capacité à contextualiser les antiquités lucaniennes en relation avec les connaissances archéologiques les plus récentes, tout en complétant celles-ci avec des données anciennes. La discipline antiquaire devient ainsi archéologie, qui est science des contextes.

Afin d'associer étroitement une approche patrimoniale à une enquête archéologique sur une entité analytique régionale, notre équipe a orienté ses recherches sur le patrimoine lucanien dans deux directions : (a) l'exploration de la Lucanie[25] et (b) l'acquisition des antiquités lucaniennes[26].

Comment la Lucanie fut-elle explorée avant la seconde moitié du XX^e^ siècle ? Quels furent les acteurs de cette exploration ? Quels sites furent visités ou explorés ? Outre un examen des témoignages collectés par ces voyageurs (carnets et récits de voyage, dessins et premières photographies), l'étude de leurs itinéraires de voyage peut être complétée par une histoire de la cartographie ancienne, qui contient d'importantes observations topographiques sur la région préalablement à son développement et à son urbanisation. Des panneaux de la *Galleria delle carte geografiche* du Vatican, inaugurés en 1581, aux diverses cartes topographiques du XIX^e^ siècle commandées par le roi de Naples ou par l'administration napoléonienne, la cartographie ancienne est tout spécialement intéressante, non seulement pour l'information toponomastique qu'elle contient, mais aussi par l'attention donnée aux sites antiques dans les représentations spatiales[27]. Les voyageurs ont également produit un imposant corpus d'images, présentant ruines, paysages ou individus ; certaines de ces images sont d'un intérêt archéologique indéniable, notamment lorsqu'elles représentent des vestiges désormais détruits. Les relevés architecturaux et les représentations artistiques, comme les dessins de Frédéric Debacq des ruines de Métaponte ou ceux de Gustave Moreau des tombes peintes de Poseidonia, rappellent aussi l'importance de telles découvertes anciennes dans l'Europe antiquaire du XIX^e^ siècle, ainsi que pour le développement du goût. Ces images sont contemporaines, en l'occurrence, des premières collections d'antiquités lucaniennes et des premières réflexions historiques et archéologiques sur la Lucanie antique.

Comment les antiquités lucaniennes furent-elles dispersées à travers l'Europe et le monde ? Si les objets nouvellement découverts ont permis la création d'un réseau de musées nationaux, régionaux et locaux en Italie du Sud, des milliers de vases, de bronzes, de monnaies, de terres cuites, etc. ont été extraits du sol lucanien depuis environ 250 ans, acquis par les voyageurs ou vendus à travers le commerce d'antiquités sur un marché de l'art peu à peu globalisé, sans même parler d'une série d'objets exportés illégalement malgré une législation précoce de protection des antiquités. Une histoire des principales collections peut ainsi être dressée en parcourant les inventaires, les registres d'entrée et les catalogues de vente. Elle permettra non seulement de suivre les voies du collectionnisme lucanien – pour peu qu'un tel champ spécifique existe dans le marché de l'art, ce qui doit être vérifié –, mais aussi peut-être de rendre à certains objets un peu de leur histoire, si ce n'est leur contexte de découverte. Le fameux casque de

23. Un exemple est donné par la contribution de S. Féret et V. Jeammet dans ce volume.

24. Kopytoff 1986.

25. Une série de résultats sont présentés dans la contribution d'A. Zambon dans ce volume.

26. Une série de résultats sont présentés dans la contribution d'A. Duplouy *et al*. dans ce volume.

27. Voir par exemple Cazanove, Féret, Caravelli 2014, p. 7-21.

Saint-Louis (*City Art Museum*), par exemple, prend toute sa dimension archéologique lorsque l'on sait qu'il fut acquis en 1949 auprès d'un collectionneur privé suisse à Bâle et illégalement fouillé à Métaponte en 1942.

Outils heuristiques et base de données

Ces deux axes de recherche, archéologie et patrimoine, inscrits au cœur du programme parisien sur la Lucanie antique, sont étroitement imbriqués et s'alimentent réciproquement. Afin d'être systématique, l'enquête suppose la mise en place d'instruments de recherche efficaces, qui n'existait pas au départ de notre projet. La documentation archéologique est en effet éparpillée à travers une myriade de publications, souvent locales et de diffusion (presque) confidentielle, à l'occasion de colloques ou d'expositions temporaires. Le patrimoine lucanien dispersé à travers le monde est lui aussi, par la force des choses, publié de manière inégale et éclatée. Afin d'offrir une base documentaire solide à l'enquête, il convient tout d'abord de mettre en place une série d'instruments de recherche, l'objectif initial du programme Émergence(s) étant de rassembler une vaste documentation.

Ces instruments sont les suivants :

Répertoire bibliographique : L'une des premières étapes de la recherche consiste à rassembler une bibliographie spécifique relative à la Lucanie antique dans tous ses aspects, archéologique, historique, matériel, patrimonial, etc. Ces références, plus ou moins anciennes, constituent une source documentaire particulièrement éclatée, tant par la diversité des éditeurs que par la variété des formes. Si certaines bibliothèques spécialisées, en particulier en Italie, contiennent nombre de ces publications, elles demeurent parfois difficilement accessibles dans le reste du monde. Répertorier et rendre accessibles ces sources primaires est une étape indispensable dans le cadre du programme de recherche parisien.

Répertoire topographique des sites archéologiques : combien de sites archéologiques existent-ils dans l'espace lucanien ? Au-delà des sites bien connus, l'intense activité archéologique en Lucanie depuis le milieu du XX^e^ siècle – en particulier avec l'archéologie préventive et de sauvetage des dernières années – a conduit à l'ouverture de très nombreux chantiers archéologiques dont les résultats sont tout aussi importants pour une recherche sur la Lucanie antique. Au fil du temps, les synthèses archéologiques ont certes pris en compte de plus en plus de sites[28], mais il n'existe pour l'heure aucune liste un tant soit peu complète et actualisée. Ajoutons à cela l'appréhension topographique de l'activité archéologique : la localisation des sites n'est pas toujours précise et les cartes disponibles se limitent souvent à situer quelques dizaines de sites au plus. Répertorier et cartographier l'activité archéologique de terrain constitue en ce sens une étape indispensable du programme de recherche parisien.

Inventaire des antiquités lucaniennes : le patrimoine lucanien est, avons-nous dit, un patrimoine mondial. Au cours des deux siècles passés et avant l'institutionnalisation de la recherche archéologique en Lucanie dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, des milliers d'antiquités lucaniennes ont quitté le territoire et se retrouvent aujourd'hui aux quatre coins du monde, de Rio de Janeiro à Sydney, de Los Angeles à Saint-Pétersbourg, de Compiègne à Boston, de Berlin à Reading. Ces objets ont une « biographie » qu'il convient de retracer à travers l'histoire de la recherche sur le terrain et celle des collections, tout en les rattachant – dans la mesure du possible – aux acteurs de cet exil et aux sites archéologiques dont ils proviennent. Au départ centré sur les collections parisiennes – comme il se doit d'une recherche développée à Paris –, cet inventaire s'est étendu rapidement – et continuera à s'étendre – à d'autres villes et à d'autres pays afin de constituer une sorte de musée virtuel lucanien, réunissant toutes les antiquités découvertes dans l'espace de la Lucanie antique, qu'elles soient de production locale ou de fabrication extérieure.

Registre des voyageurs, antiquaires et collectionneurs : la recherche en Lucanie est le fait d'individus qui, depuis le XVIII^e^ siècle, ont découvert, collectionné, acheté, pillé, étudié les antiquités et les sites lucaniens. Afin de donner corps à une histoire de la recherche, il convient d'associer à des individus précis les antiquités et les sites inventoriés. Le registre des personnes comprend à la fois les individus directement impliqués dans l'exploration de la Lucanie antique et dans la dispersion du patrimoine lucanien à travers le monde, et ceux qui, même sans jamais avoir visité ces régions de l'Italie, ont été amenés à collectionner des antiquités lucaniennes, acquises sur le marché de l'art ou à travers les méandres du collectionnisme mondial. Enfin, ce répertoire contient aussi des archéologues et conservateurs ayant joué un rôle majeur dans le développement de l'archéologie lucanienne en Italie et ailleurs.

28. Ainsi de Pontrandolfo 1982 à Isayev 2007 (qui contient un catalogue de 85 sites, p. 199-234).

Ces quatre instruments, étroitement imbriqués les uns aux autres, doivent permettre d'atteindre les objectifs documentaires et heuristiques fixés dans le cadre du programme de recherche parisien, et ainsi préparer la matière pour diverses synthèses thématiques dans les années à venir.

Afin de compiler l'ensemble de ces informations nécessaires aux axes de recherche définis dans le cadre du programme parisien « La Lucanie antique : archéologie et patrimoine », nous avons créé une base de données relationnelle, avec pour principe de rendre celle-ci d'emblée disponible en ligne, tant pour les chercheurs associés au programme, qui y trouvent ainsi une interface de travail commune, que pour le public intéressé, qui peut dès à présent accéder à ces instruments de recherche, même dans une phase où ceux-ci sont incomplets et largement perfectibles. Nous faisons en effet le pari que la communauté scientifique excusera les nombreuses lacunes et erreurs provisoires de ces outils au profit de leur disponibilité immédiate. Il est de notre conviction qu'une recherche collective, financée par des deniers publics, doit être partagée, et ce dès que possible, sans attendre un hypothétique et illusoire état d'achèvement qui, pour une base de données, est souvent en réalité un état de mort ou d'obsolescence. La base de données accessible en ligne par l'intermédiaire de notre site internet (*http://lucanie-antique.pantheonsorbonne.fr*) doit en ce sens être considérée comme un *work in progress* constant. Tout commentaire ou contribution externe, visant à la correction d'erreurs, au complément de lacunes ou à l'amélioration des fonctionnalités, est en ce sens bienvenu et même encouragé.

Il ne s'agit pas ici de détailler les choix techniques ou les principes de programmation mis en œuvre : nous avons présenté ailleurs la solution retenue[29] – un système de gestion de base de données fondé sur la solution propriétaire FileMaker Server© hébergé sur l'infrastructure Huma-num et une architecture de données dite « ancres et bouées » – et celle-ci est d'ailleurs susceptible d'évoluer dans les années à venir. La technique doit être « invisible » – ou « transparente » – pour les utilisateurs, qu'il s'agisse des contributeurs ou des chercheurs intéressés par ces outils. Au lieu de détailler le *back office* et les arcanes du système, nous nous concentrerons ici sur les principes d'organisation des données, sur le contenu de la base et sur l'utilisation de cet instrument.

29. Duplouy, Capozzoli, Zambon 2015.

Organisation des données

Compte tenu de l'unité du programme de recherche parisien et des relations étroites entre les divers axes et thématiques exposés ci-dessus, les outils heuristiques envisagés entretiennent des liens étroits d'interdépendance, qui peuvent être transposés sous la forme d'une base de données relationnelle. Le modèle conceptuel de données est en ce sens relativement simple : il implique des relations croisées entre les sites, les objets et les personnes, ainsi qu'entre ces trois entités et diverses données de référence, en particulier la bibliographie et les images. Ces relations peuvent être schématisées sous la forme d'un graphe, que nous avons choisi comme « porte d'entrée » de notre base de données (fig. 1).

Les sites archéologiques sont ainsi associés à la fois aux objets qui y ont été découverts et aux personnes qui ont contribué à leur exploration ou qui les ont simplement visités ; les objets sont associés – si l'information est connue ou a pu être restituée – aux sites dont ils proviennent et aux individus entre les mains desquels ils sont passés ou qui les ont décrits ; et les acteurs de cette exploration ou étude de la Lucanie antique (voyageurs, collectionneurs, marchands d'art, archéologues, conservateurs, trafiquants, etc.) sont associés aux sites qu'ils ont explorés ou aux objets qu'ils ont découverts, collectionnés ou étudiés. Ces trois entités sont par ailleurs caractérisées par divers attributs propres – sur lesquels nous allons revenir –, ainsi que par des références partagées (bibliographie et webographie liées, documents d'archives inédits), ainsi que par une série d'images ; les antiquités sont en outre associées au musée dans lequel elles sont conservées. Toutes ces données sont étroitement imbriquées entre elles, de telle manière qu'il doit être possible de passer d'une entité à l'autre en retrouvant toutes les informations associées. Nous présenterons plus loin les multiples possibilités de navigation entre les entités principales. Précisons, dans le détail, les renseignements relatifs à chaque entité.

Sites

Chaque site archéologique de la base de données – selon une définition du « site » sur laquelle nous reviendrons (cf. *infra*) – est caractérisé par une série de champs, qui portent sur six grandes catégories d'information : identification, localisation, enquêtes menées, description, structures et chronologie.

Numéro du site : identifiant unique (ou « clé primaire »), ce numéro – essentiel pour la structure de

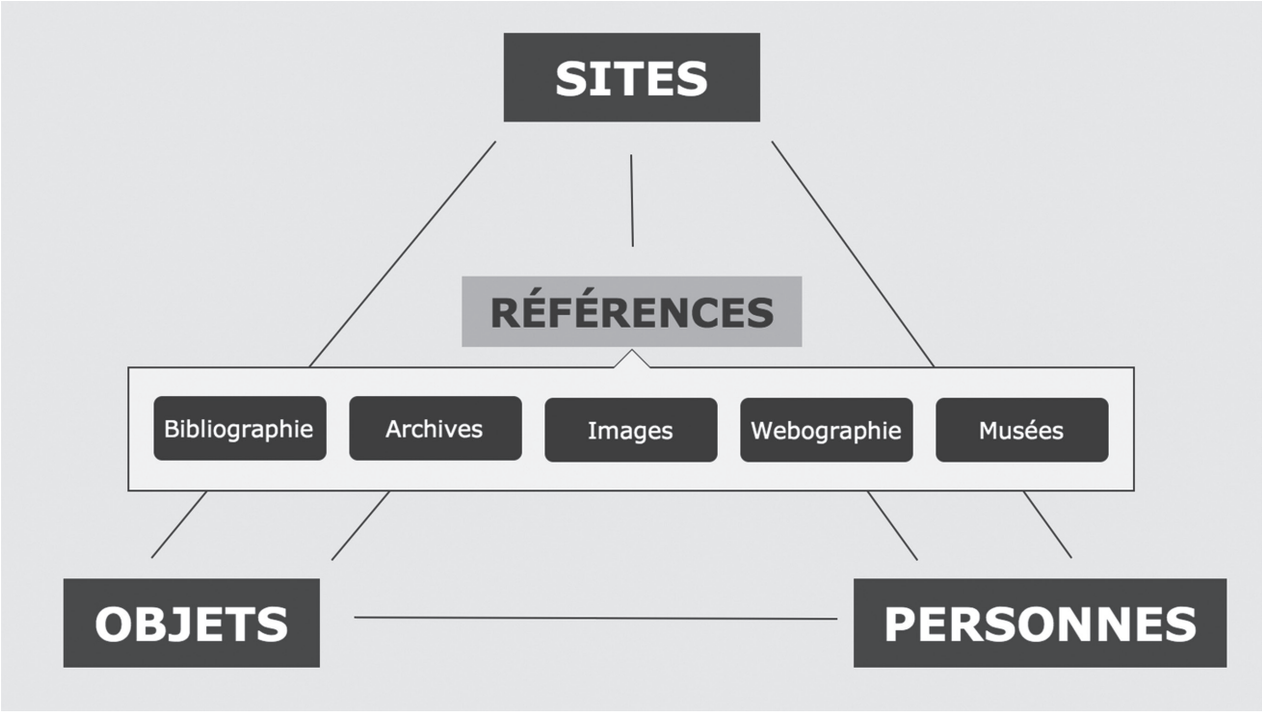


Fig. 1- Modèle conceptuel des données.

la base de données – permet aussi l'identification immédiate du site, au-delà de possibles homonymes. C'est à travers ce numéro que toute fiche « Site » doit impérativement être citée.

Nom : chaque site est communément désigné par un nom. Il se réfère normalement à la localisation du site, selon la précision des indications topographiques connues. Il peut s'agir de la *località*, de la *contrada*, du lieu-dit ou encore de la *proprietà* ; dans d'autres cas et en absence d'indication précise, nous avons indiqué « centre moderne » suivi du nom de la commune (afin d'éviter les homonymies avec d'autres sites), voire l'ensemble d'une commune sans plus de précision.

Commune et *Province* : chaque site appartient à des entités administratives modernes, commune et province, qui offrent des éléments de localisation. Ces entités correspondent aux listes des communes et provinces italiennes mises à jour et publiées chaque année par l'*Istituto nazionale di statistica* (ISTAT)[30]. Pour éviter les erreurs de saisie, des listes de valeurs sont prédéfinies, tandis que le champ *Province* se remplit automatiquement selon le rattachement administratif de la commune.

Latitude, *Longitude* et *Altitude* : afin de donner sa pleine dimension cartographique à notre inventaire, chaque site est localisé plus ou moins précisément – selon les informations disponibles (cf. *infra*) – au moyen de ses coordonnées, exprimées en degrés décimaux selon le système de projection EPSG:3857, une variante de la projection de Mercator utilisée par les systèmes de cartographie sur internet, en particulier Google Maps. La localisation de chaque site est complétée par l'altitude, exprimée en mètres.

DARE et *Pleiades* : l'un des principes du web sémantique (ou *linked open data*, *LOD*) est l'interconnexion des données de même nature. Plusieurs inventaires topographiques de référence existent en ligne, donnant la possibilité de récupérer aisément toute une série d'informations cartographiques et bibliographiques et de les exporter sous différents formats. Il était important de relier notre répertoire des sites lucaniens à ces bases de données globales sur le monde antique, avec la perspective – à terme, lorsque notre propre base de données sera interconnectée – de les alimenter également. Lorsqu'ils sont déjà répertoriés dans ces instruments, les sites lucaniens sont donc mis en relation avec les entrées du *Ditigal Atlas of Roman Empire* (DARE, *http://dare.ht.lu.se*) et de *Pleiades* (*https://pleiades.stoa.org*). Ces inventaires topographiques se basent sur les cartes

30. Listes téléchargeables sur le site internet de l'ISTAT : *https://www.istat.it/it/archivio/6789*.

du *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, à la fois vectorisées et énormément enrichies.

Types d'intervention et *Description des recherches* : qu'il s'agisse d'une opération unique ou le fruit d'une longue série de recherches, les données disponibles pour chaque site relèvent de divers types d'interventions (archéologiques ou non) caractérisant l'histoire de la recherche sur le site (fouilles programmées, fouilles de sauvetage, prospection, signalement, pillage), étant entendu que chaque intervention, en raison de sa nature spécifique, n'apporte pas les mêmes informations. Cette caractérisation des recherches menées sur le site est complétée par une description synthétique, qui permet de détailler, en procédant par ordre chronologique, la nature des opérations conduites sur le site.

Description : la caractérisation essentielle de chaque site passe par une présentation synthétique de sa topographie et des vestiges archéologiques mis au jour. Conformément aux axes de recherche du programme, une attention particulière est portée, d'une part, à la transition entre l'époque archaïque et le Ve siècle et, d'autre part, aux événements liés à l'arrivée des Romains et à leur installation.

Type et *Structures* : quatre grandes catégories d'évidences archéologiques sont retenues (habitat, fortification, lieu de culte, nécropole), qui correspondent à autant de fonctions associées aux sites lucaniens répertoriés. Cette classification synthétique est complétée par une description détaillée des structures mises au jour, en prenant garde à distinguer – quand cela est possible – les fonctions par phase d'occupation.

Chronologie : la chronologie d'un site peut être définie à la fois de manière générique et de manière exacte. Outre les grandes périodes de l'archéologie lucanienne (*Géométrique*, *Orientalisant*, *Archaïque*, *Classique*, *Hellénistique*, *Romain*, *Autre*, *Indéterminée*), la chronologie d'un site peut être précisée par siècle, lorsque des informations suffisamment détaillées sur la fréquentation et l'occupation sont disponibles, pour la période comprise entre le IXe et le Ier siècle av. J.-C.

Phasage : au-delà de la chronologie du site, celle-ci est mise en relation avec la description des structures afin de produire un phasage schématique des évidences archéologiques du site. Il s'agit ici d'une mise au point du dossier disponible, qui n'a pas pour but de décrire chaque mur ou chaque tombe, mais plutôt de proposer une synthèse chronologique et fonctionnelle de chaque site.

Objets

Chaque objet répertorié dans la base de données – selon notre définition du « patrimoine lucanien » (cf. *infra*) – est caractérisé par une série de champs, qui portent sur quelques grandes catégories d'information : identification, classement, description, chronologie, provenance et parcours.

Numéro de l'objet : identifiant unique (ou « clé primaire »), ce numéro – essentiel pour la structure de la base de données – permet aussi l'identification immédiate de l'objet, au-delà de possibles objets analogues et homonymes. C'est à travers ce numéro que toute fiche « Objet » doit impérativement être citée.

Nom : chaque objet est désigné par un nom usuel, tel qu'il est connu dans la littérature archéologique, ou bien par une appellation générique, basée sur la forme, la fonction ou le type de l'objet, accompagnée éventuellement par l'indication de l'artisan qui l'a produit (le peintre dans le cas des vases à figures rouges), de son décor ou de spécificités formelles.

Classe, *Type*, *Matériau* et *Caractéristiques techniques* : afin de caractériser un objet, celui-ci est rapporté à une classe spécifique (arme, bijou ou objet d'ornement, monnaie, petite plastique, sculpture, terre cuite architecturale, tombe peinte, vase, indéterminée), à un type précis (par exemple céramique à figures rouges, fibule, ceinturon, etc.) et à un matériau (ambre, argent, argile, bronze, calcaire/chaux, composite, cornaline, cuivre, fer, ivoire, or, plomb, plâtre, sardoine, stuc, tuffeau, verre). Ses dimensions – et, pour les monnaies, le poids –, ainsi que l'état de conservation général (entier ou fragmentaire) sont précisés.

Description et *Origine* : la caractérisation essentielle de chaque objet passe par une description synthétique, conforme aux standards archéologiques pour chaque catégorie d'objet. Par ailleurs, est précisée l'origine, soit le lieu de production de l'objet ; il s'agit de l'un des deux critères d'inclusion des objets dans la base de données, selon notre définition du « patrimoine lucanien ».

Chronologie : comme pour les sites, la chronologie d'un objet peut être définie à la fois de manière générique et de manière exacte. Outre les grandes périodes de l'archéologie lucanienne (*Géométrique*, *Orientalisant*, *Archaïque*, *Classique*, *Hellénistique*, *Romain*, *Autre*, *Indéterminée*), la datation d'un objet peut parfois être déterminée de manière plus précise, laissant la place à une fourchette chronologique généralement exprimée par quart de siècle.

Provenance, *Parcours synthétique* et *Musée* : avec l'origine, la provenance constitue l'autre critère d'inclusion d'un objet dans cet inventaire des antiquités

lucaniennes. À l'exception de quelques exportations (soit des objets de production lucanienne assurément découverts en dehors de l'espace lucanien) clairement signalées, les antiquités lucaniennes sont avant tout des objets découverts en Lucanie, quelle que soit leur production. Leur provenance est donc signalée par rapport à un site du *Répertoire topographique* ou, lorsque l'information n'est pas suffisamment précise, par référence à une région. Lorsqu'ils sont connus, le contexte, les conditions et l'année de découverte sont précisés. Enfin, les multiples étapes du parcours de l'objet (achat, passage d'une collection à l'autre, etc.) sont synthétisées depuis la découverte de celui-ci jusqu'au lieu de conservation actuel (avec mention du numéro d'inventaire).

Personnes

Chaque personne répertoriée dans la base de données – selon des critères d'inclusion sur lesquels nous reviendrons – est caractérisée par une série de champs, qui portent sur quelques grandes catégories d'information : identité, biographie, activité et collection.

Nom et *Chronologie* : identifiants uniques par excellence – les homonymes étant peu probables dans le domaine de l'archéologie et du patrimoine lucaniens –, les nom et prénom d'un individu permettent de l'identifier sans ambiguïté, au-delà d'un simple numéro ; la « clé primaire » de la table, essentielle pour la structure et le fonctionnement de la base de données, demeure en ce sens invisible de l'utilisateur. C'est par son nom et son prénom que toute « Personne » doit impérativement être citée. Ses *Années de naissance* et *de mort* permettent de situer chronologiquement l'individu et, le cas échéant, de lever toute ambiguïté sur d'éventuels homonymes.

Éléments biographiques : pour chaque personne répertoriée, une brève biographie permet de préciser son lien avec le patrimoine lucanien ou son rôle dans le développement de l'archéologie lucanienne.

Activités : le statut et les fonctions des personnes répertoriées sont résumés par leur appartenance à l'une ou à plusieurs de ces grandes catégories d'activité au cœur de notre recherche : collectionneur, voyageur, conservateur, marchand d'art, antiquaire ou archéologue.

Collection : lorsque la personne concernée fut un collectionneur d'antiquités lucaniennes, une brève description de la collection est donnée, avec une attention à sa constitution, sa composition et son devenir.

Voyages : lorsque la personne fut un voyageur, une brève description de ses voyages est donnée ; elle est complétée, le cas échéant (cf. *infra*), par une présentation analytique de chaque voyage.

Références

Si ces trois entités (sites, objets, personnes) sont elles-mêmes reliées entre elles – nous y reviendrons –, elles sont également décrites à travers une série de références, qui ont été organisées en cinq outils de référence : *Bibliographie*, *Archives*, *Images*, *Webographie* et *Musées*.

Au-delà des rubriques traditionnellement utilisées pour toute bibliographie (nom et prénom de l'auteur, de l'éditeur, titre de l'article ou de l'ouvrage, année de publication, revue, etc.), les multiples références bibliographiques collectées dans notre *Répertoire bibliographique* ont été lemmatisées sous la forme de références uniques, formalisées selon le système Harvard (ou *author-date system*), grâce à une formule de calcul qui associe automatiquement lors de leur saisie le nom de l'auteur avec l'année de publication de la contribution. Comme il se doit, si un auteur a publié plusieurs contributions la même année, les références sont précisées par l'ajout d'une lettre (a, b, etc.). Cette entrée unique sert de référence bibliographique dans l'ensemble de la base de données. Nous avons par ailleurs décidé d'associer à chaque référence bibliographique un ou plusieurs mots-clés, afin de permettre une consultation ou une interrogation thématique du répertoire indépendamment des autres entités. Cette bibliographie est progressivement transférée au sein d'un groupe Zotero dédié à la Lucanie antique[31] et mise en libre accès afin de la rendre disponible largement, mais aussi d'unifier et d'uniformiser le travail bibliographique des chercheurs.

Nous entendons comme archives à la fois les manuscrits privés (notes, journaux, récits de voyage, correspondance) relevant d'un ou plusieurs individus et les documents produits ou reçus par une personne morale dans le cadre d'une activité publique, y compris les inventaires des musées. Il s'agit en ce sens de documents originaux. Ces documents sont référencés de manière unique, grâce à une formule de calcul automatique, qui réunit leur lieu de conservation (souvent une institution patrimoniale) et leur cote d'inventaire, selon les règles en vigueur en la matière. La description du document est complétée par le nom de son auteur,

31. *<https://www.zotero.org/groups/2038158/lucanie_antique>*.

sa date de rédaction, ainsi qu'une brève notice précisant la nature du document et son contenu, ou bien encore le destinataire d'une lettre. Une transcription du document, normalement limitée au passage concernant la Lucanie antique (site, objet ou personne), est donnée. À l'heure actuelle, l'enquête dans les archives n'a pas été menée, si ce n'est de manière occasionnelle. Parmi les archives ne figurent donc pour l'instant qu'une dizaine de références, liées à des objets ou à des personnes. Pour la poursuite du projet, il faudra entreprendre un dépouillement systématique des archives des voyageurs et des collectionneurs inclus dans la base de données.

Outre les archives et les publications, nombre d'informations sont aujourd'hui accessibles exclusivement en ligne, sur des sites internet ou dans des bases de données, comme des catalogues de musées, constituant ainsi une webographie. Leur citation dans les fiches sites, objets et personnes se fait au moyen d'un nom abrégé ou de l'acronyme de la ressource électronique. Le référencement privilégie les permaliens, quand ils existent, mais ces ressources sont encore malheureusement trop souvent « mouvantes », sinon « volatiles », et une date de consultation est systématiquement indiquée. À défaut d'une capture de la page au moment de son référencement – ce qui permettrait d'éviter la disparition de certaines pages, mais poserait des problèmes techniques autant que juridiques –, la ressource elle-même peut être visualisée à l'intérieur même de la base de données, sous la forme d'un affichage dynamique.

La base de données contient des milliers d'images, qui viennent documenter les descriptions des sites, des objets ou des personnes. Chaque image est décrite, tant au niveau de la forme (photographie, dessin, gravure, relevé, etc.) que du contenu, mais aussi – dans la mesure du possible – datée, ce qui est précieux pour documenter des états « anciens », notamment de sites archéologiques. Une attention particulière est par ailleurs portée à la source de l'image, dûment référencée, qu'il s'agisse d'une photographie de l'équipe, d'une image scannée dans un ouvrage ou provenant d'internet. S'agissant de ces dernières, dans le respect du droit d'auteur, la base de données privilégie le simple affichage en basse résolution de la ressource en ligne.

Enfin, nous avons compilé une liste des musées en rapport avec notre programme de recherche. Les rubriques qui la composent permettent de saisir de manière synthétique les informations relatives aux musées : localisation – une information utile pour la cartographie des données (cf. *infra*) –, bibliographie et webographie, mais aussi leur histoire, avec un intérêt particulier pour les étapes principales de la constitution des collections et de la vie de chaque musée.

Contenu de la base de données et critères d'inclusion

Une base de données n'a d'utilité que lorsqu'est précisé ce qu'elle contient et, partant, ce qu'elle ne contient pas (ou pas encore). Toute recherche peut ainsi être effectuée en connaissance de cause, évitant d'induire l'utilisateur en erreur en raison de diverses lacunes. Autrement dit, les outils développés dans le cadre du programme « Lucanie antique » prennent toute leur dimension à travers l'exposé des critères ayant présidé à la sélection des données saisies, qui permettent de préciser la nature de l'ensemble ainsi constitué.

En décembre 2017, au moment de finaliser cette présentation, notre base de données comprenait plus de 425 sites, environ 125 personnes et plus de 2 100 objets répartis entre 75 musées, autant de fiches documentées par plus de 2 600 références bibliographiques, 45 ressources en ligne, une dizaine de documents d'archives et plus de 4 750 images. Pour l'heure, l'ensemble constitue un chantier encore ouvert et aucune fiche ne peut être considérée comme absolument définitive. D'aucuns y verront un travail inachevé, un simple brouillon ; nous y voyons tout simplement un projet vivant, sur lequel une équipe travaille en permanence et pour plusieurs années à venir. Le bilan que nous allons donner dans les pages suivantes n'est en ce sens qu'un résultat préliminaire, susceptible de nombreux ajouts, suppléments, modifications ou corrections. S'agissant d'un travail scientifique, chaque fiche est signée : sont indiqués les responsables de la création de la fiche et de sa dernière modification. Cette solution, dictée par des contraintes techniques, oblitère certes toutes les interventions intermédiaires, auxquels les wikis nous ont habitués pour tout travail collaboratif. Il en résulte, dans le mode de travail, une responsabilité accrue à la fois du créateur de la fiche, qui doit être considéré comme le responsable de l'inclusion de l'entité dans la base de données et de sa rédaction initiale, et du dernier intervenant, qui assume dès lors l'état actuel de la fiche, son contenu comme ses lacunes et ses erreurs.

Sites

La notion de site est éminemment complexe. Sans reprendre un débat méthodologique cher à l'archéologie processuelle, il nous faut préciser ce que, *par convention*, nous avons choisi de considérer comme « site » et, à l'inverse, d'exclure de notre répertoire topographique. Notons tout d'abord que, dans la perspective de cette base de données, le site doit être tenu pour une entité descriptive, de synthèse, et non pas interprétative. Toute opération qui viserait à dégager une signification ultérieure serait donc contraire à notre choix heuristique.

Commençons par le plus simple ; notre conception du site exclut les « sites » et « unités topographiques » définis en prospection, *a fortiori* lorsque ceux-ci constituent de « simples » concentrations de tessons résultant tant d'observations de terrain que de facteurs (visibilité, géomorphologie, pente, etc.) souvent non précisés, pour ne pas dire opaques dans leur définition autant que dans leur appréciation. Sans sous-estimer l'importance de ces données archéologiques, nous ne pouvions multiplier les entrées, produisant une myriade de « sites » dont l'interprétation est loin d'être évidente et qui, au demeurant, ne peuvent généralement être mis en relation ni avec des objets ni avec des personnes répertoriées dans notre travail. L'objectif premier de notre projet est en effet de créer des connaissances nouvelles par la mise en relation de données diverses. Nous n'avons donc pas produit d'entrées spécifiques pour les résultats des grandes prospections menées en Lucanie (Poseidonia-Paestum, Métaponte, Laos, *ager Venusinus*, Vallée du Sinni, etc.). Il pourra néanmoins s'agir là d'une extension future de notre programme de recherche.

Rappelons d'abord les limites géographiques et chronologiques de notre enquête, qui sont celles de notre programme de recherche. D'un point de vue géographique, il va de soi que les sites répertoriés se localisent dans l'espace lucanien défini par Strabon (VI 1, 4) et Pline l'Ancien (*H.N.* 71), qui constitue notre cadre heuristique. Si cet espace est clairement délimité à travers la mention des *apoikiai* grecques de la côte tyrrhénienne (Poseidonia au nord et Laos au sud) et de la côte ionienne (Métaponte à l'est et Sybaris au sud-ouest), son extension au nord-est, aux confins du Samnium et des Pouilles, est plus problématique – comme le suggérait Horace (*Satires* II 1, 34-35) pour Venosa. De manière large (et peut-être abusive), nous avons donc inclus des sites des communes de Melfi (nos 153, 227, 232, 332, 350 et 351), Ripacandida (no 150) et Lavello (nos 210, 211, 233, 261 et 341), bien que souvent rattachées à la région daunienne, ainsi que quelques sites de la province de Matera normalement exclus de l'espace lucanien : Irsina (nos 208, 209, 323 et 324), Montescaglioso (nos 6 à 8, 130, 216 et 352 à 354), Pomarico (nos 11, 329 et 381), Serra Pollara (no 345), Timmari (nos 17 et 59), etc. Parmi les exceptions, il convient aussi de signaler le site d'Eboli-Montedoro (no 147), situé au nord du fleuve Sele et donc au-delà de la frontière strabonienne, mais dont la culture matérielle, rattachée pour l'époque archaïque à la culture d'Oliveto Citra (no 359), est semblable à celle des sites localisés au sud du fleuve et donc inclus dans l'espace lucanien. Du point de vue chronologique – critère qui concerne également les objets – nous n'avons pris en considération que les sites fréquentés ou occupés entre les VIIIe et IIIe siècles av. J.-C. Ces limites – certes arbitraires mais parfaitement assumées – correspondent aux objectifs du programme de recherche, qui vise à examiner en particulier l'émergence de l'*ethnos* lucanien – quelle que soit l'interprétation donnée à ce phénomène. Nous avons souhaité élargir la fourchette temporelle, évitant ainsi de fixer *a priori* des limites chronologiques trop étroites aux multiples phénomènes qui caractérisent la « lucanisation » de cet espace aux Ve et IVe siècles, mais aussi pour mieux saisir les dynamiques qui se mettent en place dans cette région de la fin de l'âge du bronze à l'arrivée des Romains. À l'occasion, la base de données contient également diverses informations sur le IXe siècle, ainsi que les IIe et Ier siècles av. J.-C., tout simplement par ce que certains de ces sites furent fréquentés avant ou après la fourchette chronologique retenue, voire sur la longue durée.

Les sites répertoriés dans le cadre de notre programme sont d'extension variable. Cette extension dépend autant des réalités antiques que de l'état et de l'histoire de la recherche archéologique. Notre notion de site se décline donc en réalité à diverses échelles. Voici les principaux cas de figure, du plus restreint au plus étendu :

a. Le gisement archéologique, qu'il s'agisse de traces d'un habitat ou d'une tombe isolée, tel que consacré par une tradition d'études. Il s'agit en ce sens d'éviter de remettre en question des découpages topographiques proposés dans le passé et consacrés par l'usage. C'est le cas de la « maison de chef » (*anaktoron*) de la *proprietà* Greco à Torre di Satriano (no 79) – qui pourrait être réunie avec l'habitat de Torre di Satriano (no 54) et le lieu de culte de Masseria Satriano (no 137) – ou encore de l'habitat de Serra di Vaglio (no 20) qui a été distingué de Braida di Vaglio (no 165) – alors qu'il existe une contemporanéité des deux sites et une

stricte continuité topographique, de sorte qu'une compréhension de leurs vestiges archéologiques ne peut-être que globale.

b. Le parc archéologique, tel que défini officiellement par le Ministère des biens culturels (MIBACT). Celui-ci ne coïncide pas nécessairement avec l'extension du site antique, mais il permet un ancrage topographique clair et cohérent, en relation notamment avec l'histoire de la recherche archéologique. Dans ce cas, même si le parc comprend plusieurs gisements archéologiques de nature différente, nous n'avons distingué qu'un seul site. C'est le cas des *apoikiai* grecques, par ailleurs bien connues et pour lesquelles nous nous sommes normalement contentés d'une unique fiche très synthétique, évitant de créer des enregistrements spécifiques, à l'exception de sanctuaires extra-urbains remarquables qui ont une existence propre dans la littérature archéologique, comme l'Artémision extra-urbain de Métaponte (n° 149), l'Héraion du Sele (n° 134) ou certaines nécropoles de la *chôra* de Poseidonia (n^{os} 414, 420, 423, etc.).

c. Par extension, l'amalgame de plusieurs gisements archéologiques de nature différente n'ayant jamais été rassemblés au sein d'un parc archéologique offre une acception cumulative à la notion de site, qui fait de la cohérence topographique le critère essentiel de définition. C'est le cas des sites de Timmari-San Salvatore (n° 17) ou encore de Palazzo San Gervasio-Casalini Sottana (n° 240), qui rassemblent des vestiges relatifs à des contextes assez différents n'ayant pas nécessairement de relation chronologique ou fonctionnelle entre eux.

d. L'agglomération moderne, lorsqu'elle correspond *grosso modo* à un établissement antique, surtout en présence d'une fortification, comme les sites d'Anzi (n° 31), Teggiano (n° 154), etc.

e. La commune tout entière, lorsque les restes archéologiques connus ne peuvent être associées à un lieu précis du territoire communal sur la base des informations disponibles ; c'est le cas des signalements génériques ou anciens.

S'agissant d'un répertoire topographique, nous avons porté une grande attention à la localisation la plus exacte possible de ces sites. Bien que les SIG distinguent normalement trois types d'entités topologiques (point, ligne, surface), nous avons délibérément restreint la localisation des sites à un simple point, compte tenu de l'échelle d'affichage des cartes attendue, mais aussi parce notre objectif n'est nullement d'offrir des plans topographiques de chaque site. La recherche des coordonnées a donc constitué une étape importante du travail d'inventaire, grâce au croisement de plusieurs sources cartographiques. Dans cette démarche, le *Geoportale Nazionale* du Ministère de l'environnement (*http://www.pcn.minambiente.it/viewer/*) a constitué un outil de travail essentiel pour la localisation de la plupart des sites lucaniens ; non seulement il utilise un système de projection commun aux principales applications de cartographie sur internet (comme Google Maps), mais il met aussi à disposition entre autres les *tavolette* géo-référencées de l'IGM. L'observation de photographies aériennes plus ou moins anciennes (notamment disponibles en ligne), ainsi que la connaissance directe de certaines zones ont également permis de localiser les sites. Tous ne peuvent malheureusement être situés avec la même précision, pour des raisons qui tiennent essentiellement à la qualité de l'information topographique disponible dans les publications archéologiques. Afin que l'utilisateur ne soit jamais induit en erreur, nous avons considéré qu'une « localisation exacte » supposait un degré de précision inférieur à 50-100 m ; ce qui est clairement indiqué par une case cochée dans la fiche de chaque site. La distinction se retrouve en outre dans l'outil cartographique basé sur Google Maps (cf. *infra*) par le placement d'une épingle bleue (localisation exacte) ou rouge (localisation approximative). En l'occurrence, plus de la moitié des sites répertoriés actuellement dans la base de données bénéficie d'une localisation exacte. S'agissant des sites les plus étendus – autrement dit à la localisation la plus imprécise –, comme un territoire communal dans son intégralité, nous avons choisi de réduire à un simple point une étendue parfois de plusieurs dizaines de kilomètres carrés. Nous avons pour cela appliqué à chaque commune de Lucanie un script d'extraction des coordonnées en latitude et longitude au moyen de l'API *Google Maps Geocoding*, qui génère un centre géométrique. Enfin, au moyen de la même API et de son service « Elevation » nous avons également récupéré l'altitude de chaque site.

Outre la bibliographie spécifique à chaque site, notre répertoire topographique est aussi le résultat d'un dépouillement systématique d'une série d'outils de référence pour l'archéologie de la Grande Grèce. Il s'agit pour l'heure des instruments suivants :

a. la *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche* (BTCGI) : tous les volumes ont été dépouillés ;

b. les *Notizie degli scavi di antichità* : le dépouillement a été effectué de 1876 (premier volume) à 1931 ;

c. les *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia* de Tarente : le dépouillement a été effectué de 1961 (premier volume) à 1991 ;

d. les *Fasti Online* (*www.fastionline.org*) : toutes les notices de l'espace lucanien ont été prises en considération ;

e. le *Dizionario di Archeologia Lucana* compilé par Pierfrancesco Rescio et publié en ligne par le *Consiglio Regionale della Basilicata*, présenté comme « *Tutti i Comuni della Basilicata, suddivisi alfabeticamente, comprendenti centinaia di aree archeologiche, con una bibliografia aggiornata, scientifica ed esaustiva*[32] » ;

f. toutes les notices du Portale de la *Direzione generale archeologia* du Ministero dei Beni e delle Attività Culturali e del Turismo[33].

Il conviendra bien évidemment de terminer au plus tôt le dépouillement des *Notizie degli scavi di antichità* et des *Atti del convegno di studi sulla Magna Grecia*, mais aussi de lancer celui des périodiques suivants : *Studi Etruschi*, *Bollettino di archeologia*, *Mélanges de l'École française de Rome – Antiquité*, *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome* (versions papier et numérique).

En l'état actuel, le *Répertoire topographique des sites archéologiques* comprend plus de 425 sites, soit cinq fois plus que le dernier inventaire en date portant spécifiquement sur la Lucanie antique[34]. Y sont répertoriés en particulier, selon la typologie définie ci-dessus, 218 structures d'habitat, 89 restes de fortifications, 74 lieux de culte et 235 nécropoles, certains sites comprenant bien évidemment des vestiges archéologiques de plusieurs types. D'un point de vue chronologique, attestant le large spectre de notre dépouillement, ces structures se distribuent de la manière suivante : IX^e^ siècle (42), VIII^e^ siècle (62), VII^e^ siècle (84), VI^e^ siècle (154), V^e^ siècle (140), IV^e^ siècle (296), III^e^ siècle (184), II^e^ siècle (53), I^er^ siècle (27). On voit par-là d'emblée à quel point le V^e^ siècle, pourtant au cœur du projet, constitue pour l'archéologie lucanienne de véritables « âges obscurs » par rapport aux VI^e^ et IV^e^ siècles, un (relatif) vide documentaire dans lequel tous les fantasmes se sont engouffrés.

Objets

Si la notion d'objet ne comporte pas les mêmes difficultés que celle de site, certaines précisions – en partie déjà évoquées – se révèlent toutefois nécessaires pour expliciter la constitution de notre *Inventaire des antiquités lucaniennes*. Nous entendons par « antiquités lucaniennes » tous les objets d'époque préromaine dont l'origine ou la provenance se situe dans l'espace lucanien. On y trouvera donc à la fois des antiquités produites dans l'espace lucanien (y compris les colonies grecques du littoral), qu'elles aient été trouvées ou non en Lucanie, et des antiquités trouvées dans l'espace lucanien, qu'elles aient été ou non produites en Lucanie.

Un inventaire exhaustif de toutes les antiquités lucaniennes – quand bien même serait-il possible ou nécessaire – est évidemment hors d'atteinte pour de multiples raisons qu'il n'est pas nécessaire d'énoncer. La constitution de celui-ci ne saurait donc être que (très) partielle et dépendre en premier lieu des objectifs de notre programme de recherche et des travaux menés jusqu'à présent[35]. Dans l'ensemble, deux voies d'enquête ont été suivies : d'une part, par musée et, d'autre part, par thème.

Les musées constituent le principal axe de recherche suivi, en relation tout d'abord avec la nature parisienne du programme de recherche, qui ciblait initialement le patrimoine lucanien conservé dans les musées parisiens. Ont ainsi été inventoriées les antiquités du musée du Louvre (189 objets) – quoique l'inventaire soit ici incomplet et réservé, pour l'heure, aux seuls objets publiés[36] –, du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France[37] (268) – à l'exception des monnaies, pour lesquelles le recensement est partiel et essentiellement limité à la collection du duc de Luynes –, du musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris au Petit Palais[38] (80), du musée Rodin

32. *http://www.old.consiglio.basilicata.it/conoscerebasilicata/cultura/archeologia/dizionario/Gal-UNICO_mcw.pdf* (consulté le 7 janvier 2018). La ressource n'est plus accessible que dans une version d'archive du site internet du *Consiglio Regionale della Basilicata*.

33. *http://www.archeologia.beniculturali.it/index.php?it/142/scavi* (consulté le 7 janvier 2018).

34. Isayev 2007.

35. Pour un détail de ces travaux, voir A. Duplouy *et al*. dans ce volume. On verra également la contribution d'I. Kerasi dans ce même volume.

36. Un premier dépouillement de la base de données interne du musée du Louvre (Jupiter) a montré l'existence d'autres objets lucaniens. Nous tenons à remercier ici Françoise Gaultier et Violaine Jeammet, conservatrices en chef au DAGER.

37. Nous remercions ici Cécile Colonna et Mathilde Avisseau-Broustet pour leur aide dans nos recherches. Un récolement nouveau a permis d'identifier 57 objets supplémentaires, dont les terres cuites architecturales fouillées par le duc de Luynes à Métaponte en 1828 et encore inédites.

38. Nous remercions vivement Paulette Pelletier-Hornby de nous avoir accueillis pour des séances de récolement communes dans les salles et réserves du musée, qui nous ont permis de

(3), de l'École nationale supérieure des beaux-arts (13), ainsi que du musée Vivenel de Compiègne (45). Cette enquête systématique s'est ensuite étendue à d'autres pays et musées, quoique l'inventaire soit ici restreint aux seuls objets publiés : au Museo archeologico nazionale de Naples (105) pour l'Italie, aux Staatliche Museen de Berlin (63) et aux Staatliche Antikensammlungen de Munich (22) pour l'Allemagne, au British museum (294) – à l'exception des nombreuses monnaies, que nous n'avons pas encore eu le temps d'inclure – et au Fitzwilliam Museum de Cambridge (710) pour l'Angleterre, ainsi qu'à de multiples musées américains : le Metropolitan Museum of Art de New York (26), le J. Paul Getty Museum de Los Angeles (25), le Penn Museum de Philadelphie (22), le Museum of Fine Arts de Boston (96), la Yale University Art Gallery (34), l'Art Institute of Chicago (3), le Cleveland Museum of Art (4), le Los Angeles County Museum of Art (3), le Mead Art Museum de Amherst (5), le Bowdoin College Museum of Art de Brunswick (11), le Saint Louis Art Museum (1), le Toledo Museum of Art (2), le Spurlock Museum d'Urbana (2) et le Princeton University Art Museum (5). Beaucoup de ces institutions patrimoniales possèdent des catalogues en ligne, complets ou partiels, qui facilitent grandement le travail de dépouillement, tout en offrant un fonds iconographique important, sans pour autant remplacer totalement les publications de référence.

Parallèlement à une enquête systématique sur les collections muséales, diverses recherches thématiques ont été conduites sur des sujets spécifiques, justifiant l'inclusion dans l'inventaire d'une série d'autres objets. C'est le cas d'une étude sur l'iconographie du guerrier dans l'espace lucanien, impliquant l'insertion d'une série de vases lucaniens figurés ou de dalles peintes des tombes de Poseidonia – sans donc que l'ensemble des objets de ces catégories ne soient répertoriés –, et d'une étude sur les statuettes en bronze d'Héraclès.

L'enquête devra bien sûr être poursuivie et systématisée pour l'ensemble des musées représentés dans notre inventaire à travers l'inclusion de l'un ou l'autre de ces objets. Toutefois, sauf exception, nous ne prendrons pas en considération les antiquités découvertes à l'occasion des recherches archéologiques menées en Lucanie depuis un demi-siècle dans un cadre institutionnel ; cette tâche – colossale – relève des institutions archéologiques et patrimoniales italiennes, ainsi que des diverses missions archéologiques passées ou en cours. Cela exclut plus ou moins de notre inventaire les richesses des musées nationaux, régionaux ou locaux de Lucanie. D'autres voies d'enquête sont bien entendu envisageables. Par exemple, l'insertion de toutes les antiquités lucaniennes passées entre les mains de certains individus supposerait le dépouillement à large échelle des archives des voyageurs, antiquaires et collectionneurs liés à la Lucanie, des publications anciennes, ainsi que des catalogues de vente d'antiques dans les grands pays d'exportation[39]. On pourrait aussi envisager de répertorier l'ensemble des antiquités provenant de certains centres, comme Anzi, qui alimenta le marché des antiquités durant tout le XIX^e^ siècle[40].

De la même manière que pour les sites, notre travail passe par le dépouillement de divers corpus, qui doit encore être achevé : le *LIMC*, le *Beazley Archive*, le *Corpus Vasorum Antiquorum*, ainsi que les recueils de Arthur D. Trendall sur les vases à figures rouges de Lucanie, ce qui inclut à la fois les productions dites lucanienne et paestane et les vases dits siciliens et apuliens trouvés en Lucanie.

Pour toutes ces antiquités lucaniennes, nous avons systématiquement prolongé l'enquête pour les mettre en relation avec les sites de provenance (une vingtaine) et les personnes associées à leur découverte ou à leur possession (une soixantaine), entraînant parfois l'inclusion de nouveaux sites dans le *Répertoire topographique des sites archéologiques* ou de nouvelles personnes dans le *Registre des voyageurs, antiquaires et collectionneurs*.

Fin décembre 2017, notre *Inventaire des antiquités lucaniennes* contenait les objets suivants, répartis par classe de matériel (cf. *supra*) : armes (28), objets d'ornement (114), monnaies (1072), petite plastique (111), sculptures (3), terres cuites architecturales (36), tombes peintes (46) et vases (722). Conséquence d'un dépouillement essentiellement mené par musée et par thème, près de la moitié des objets répertoriés sont des monnaies, provenant de manière exclusive – à l'exception des trois monnaies des *Serdaioi* – des *apoikiai* grecques de Lucanie (Élée-Vélia, Héraclée, Laos, Métaponte, Poseidonia-Paestum, Sybaris-Thourioi), tandis que l'on compte un bon tiers de vases. S'agissant de la

répertorier 80 objets, dont 70 provenant de la tombe Boezio de Sala Consilina et pour la plupart inédits ; cf. la contribution de P. Pelletier-Hornby dans ce volume.

39. Un exemple de la complexité de la tâche est donné par Zambon 2017.

40. Voir les contributions de F. Le Bars-Tosi, F. Donnici et F. Donnici *et al*. dans ce volume.

production, on compte dans l'ensemble environ 15 % d'importations (soit des antiquités qui ne sont lucaniennes que par leur provenance), tandis que les provenances assurées permettent de distribuer ces objets entre 22 sites lucaniens, tant colonies grecques du littoral que sites de Lucanie interne. Du point de vue chronologique, près de 80 % des objets inventoriés appartiennent aux Ve, IVe ou IIIe siècles, soit de l'époque classique et de la haute époque hellénistique, tandis que 15 % relèvent de la période préclassique.

Personnes

Puisque l'étude de la Lucanie antique passe avant tout par l'action d'individus, nous avons consacré une partie de nos recherches aux différentes personnes ayant œuvré à la découverte des sites et des objets lucaniens ou à l'acquisition et à l'étude de ce patrimoine. L'inclusion de personnes dans la base de données se justifie en ce sens par leurs liens avec les sites ou les antiquités de Lucanie, qu'il s'agisse de voyageurs, de collectionneurs, de marchands d'art, de conservateurs, d'antiquaires ou d'archéologues. Notre registre porte exclusivement sur des personnages passés, ayant vécu au XVIIIe, XIXe ou XXe siècle, laissant de côté les spécialistes contemporains de la Lucanie antique encore vivants. Si plusieurs voies d'enquête sont ici aussi possibles, les principales entrées résultent d'une relation avec des objets recensés dans la base de données ou de l'historique de recherche sur les sites de Lucanie, deux modes d'interaction individuelle avec la Lucanie qui, pour le XIXe siècle, se confondent souvent.

Pour nombre d'entre eux (tels le duc de Luynes ou le comte de Pourtalès-Gorgier), les collectionneurs du XIXe siècle ayant acquis des antiquités lucaniennes furent aussi des voyageurs ayant visité ou exploré la Lucanie, seuls quelques-uns n'entreprenant pas le Grand Tour (tel Richard Payne Knight). Inversement, certains voyageurs n'acquirent pas – ou très peu – d'antiquités, mais laissèrent des descriptions de sites et de monuments lucaniens vus lors de leurs périples. Outre des savants, figurent aussi divers artistes (tel l'architecte Debacq) ayant participé au Grand Tour et dont les illustrations réalisées durant le périple constituent des témoignages précieux sur la Lucanie. Notons toutefois que seuls certains voyageurs figurent dans la base de données, car le dépouillement de leurs archives et de leurs publications de voyage n'a pas encore été entrepris de manière systématique.

S'agissant d'un lien avec les sites archéologiques, il convient tout d'abord de retenir les antiquaires et archéologues ayant eu un rôle majeur dans l'exploration archéologique, en particulier les agents de la Surintendance (comme Felice Nicolas ou Dinu Adamesteanu), ou ces individus qui, sans jamais faire le déplacement en Lucanie, se sont intéressés à la découverte et à l'étude d'antiquités lucaniennes (tel Caylus). Au titre des conservateurs de musées, nous avons d'abord retenu les fondateurs des premiers musées en Lucanie (tels Michele Lacava, fondateur du Museo Provinciale de Potenza, ou Michele Arditi, directeur du Museo Reale de Naples). Leurs noms se rencontrent également dans les récits des voyageurs qui les ont côtoyés pendant leurs périples dans le Mezzogiorno (tel Felice Barnabei, qui accompagna Lenormant dans son voyage en 1882). Nous avons également retenu les conservateurs de musées étrangers qui se sont intéressés à la Lucanie antique et à son patrimoine archéologique (tels Dietrich von Bothmer ou Joseph Veach Noble). En tant qu'intermédiaires ayant vu passer entre leurs mains les antiquités lucaniennes, les marchands d'art (de Raffaele Barone à Robert Hecht) sont une autre catégorie à laquelle nous nous sommes intéressés. Depuis le XVIIIe siècle, leur nom apparaît tant chez les voyageurs que chez les collectionneurs et les conservateurs de musées. Il s'agit d'hommes impliqués dans le commerce ou le trafic d'antiquités lucaniennes, ayant eu un rôle majeur dans la dispersion des antiquités lucaniennes à travers le monde.

Pour l'heure, conséquence d'un dépouillement essentiellement lié aux antiquités lucaniennes, notre registre comprend une majorité de collectionneurs, dont un tiers furent également des voyageurs ; à ceux-là viennent s'ajouter une vingtaine de marchands d'art, archéologues, antiquaires et conservateurs de musées. Il va de soi que ce registre pourra être enrichi à travers d'autres axes de recherche et par le dépouillement des catalogues de vente, de carnets de voyages, d'archives, etc.

Interface et navigation

Si l'interface de consultation des données connaîtra sans doute des évolutions dans les années à venir, en relation avec l'évolution des solutions techniques adoptées, nous nous en tiendrons à certains principes d'organisation et de navigation des données réunies. L'expérience de l'utilisateur final (*end-user experience*) doit être aussi simple et intuitive que possible.

Des principes communs

Bien que décliné selon les spécificités de chaque entité, la présentation repose sur un affichage et des possibilités de navigation identiques. Le bandeau supérieur retient l'identifiant de la fiche, la partie gauche donne les informations détaillées sur l'objet, le site ou la personne, ainsi que les données liées, tandis que la partie droite présente les références. Cette disposition vaut tant pour la consultation que pour la recherche des données. Par ailleurs, des outils de navigation, sous la forme de multiples boutons cliquables, permettent de naviguer entre les entités liées au sein de la base de données selon le modèle conceptuel de données présenté ci-dessus, démontrant par là le caractère fortement relationnel des informations compilées.

L'interface permet l'accès à l'ensemble des données relatives à un site particulier, que celles-ci constituent des attributs propres (listés ci-dessus) ou des données liées : d'une part, les objets et les personnes associés et, d'autre part, les références. Comme il ne s'agit pas de données propres, mais de liens sémantiques entre les entités, précisons ici notre démarche d'organisation et de présentation, en commençant par la fiche site (fig. 2).

La partie inférieure gauche présente, de manière synthétique, sous la forme de lignes successives, les objets et les personnes liés au site en question. Chaque ligne donne accès, à travers un bouton, à la fiche principale.

Objets liés : il s'agit de la liste des objets associés au site selon une relation de 1 à *n* : un site peut en effet être associé à plusieurs objets, mais un objet ne peut être évidemment lié qu'à un seul site. Les objets sont triés par ordre chronologique. L'affichage des objets liés se fait de manière automatique grâce à l'association avec le site qui a été établie par le rédacteur dans la fiche objet. Cette association se base uniquement sur un site de découverte précis ; ce qui ne représente malheureusement qu'une très faible proportion (environ 15 %) des objets répertoriés.

Personnes liées : Il s'agit de la liste des personnes associées au site selon une relation de *n* à *n* : un site peut en effet être associé à plusieurs voyageurs, et chaque voyageur peut avoir visité ou exploré plusieurs sites. Les personnes sont classées par date de visite du site. L'affichage des personnes liées se fait de manière automatique grâce à l'association avec le site qui a été établie par le rédacteur dans la fiche personne.

Sur le côté droit, quatre onglets présentent les références associées, tandis qu'un cinquième permet de visualiser la localisation du site sur une carte Google Maps générée de manière dynamique.

Images : L'onglet présente les miniatures des images relatives au site. L'ordre d'affichage est le suivant : cartes et vues d'ensemble, photos des structures et, le cas échéant, objets les plus significatifs découverts sur le site. Leur saisie se fait dans la fiche détaillée correspondante, auquel on accède grâce au bouton en forme de loupe.

Bibliographie : L'onglet liste les références bibliographiques associées au site au moyen de la référence Harvard selon un ordre chronologique ; ce qui permet de suivre de manière claire les étapes de la recherche. Contrairement aux autres informations liées, la saisie de l'information se fait directement dans l'onglet au moyen d'une liste de références, pour peu que l'étude ait été insérée au préalable dans la bibliographie générale, à laquelle un bouton de navigation donne accès. Une fiche intermédiaire permet, le cas échéant, d'insérer des extraits significatifs du texte cité.

Webographie : De la même manière, l'onglet liste les ressources webographiques associées au site et classées par ordre alphabétique. L'entrée se fait également directement, pour peu que la référence existe dans la webographie générale, à laquelle un bouton de navigation donne accès.

Archives : Cet onglet, pour l'instant vide pour ce qui est des sites, est destiné à référencer toutes les archives éventuellement disponibles. Une fiche intermédiaire permet, le cas échéant, d'insérer des extraits significatifs du document consulté.

Une présentation similaire a été reproduite pour les deux autres entités : objets et personnes.

Comme pour les sites, le bandeau supérieur permet l'identification de l'objet avec son identifiant unique, son nom et l'indication de la classe à laquelle il appartient ainsi que du matériau dont il est fait. Au-dessous, la fiche de présentation est divisée en trois panneaux. Sur le côté gauche, en haut, on trouve toutes les informations propres (caractéristiques techniques, lieu de conservation et parcours patrimonial) et, en bas, référence est faite, par le biais de listes déroulantes, d'une part au site – ou à la commune pour les provenances non lucaniennes, autrement dit pour les exportations d'objets produits dans l'espace lucanien – dont provient l'objet (avec d'éventuelles observations sur l'année, le contexte et les conditions de la découverte) et, d'autre part, aux personnes qui peuvent lui être liées de quelque manière. En l'occurrence, il est également possible de signaler, dans une fiche intermédiaire, des informations supplémentaires sur l'histoire patrimoniale de l'objet, comme les dates d'acquisition et de cession ou encore le prix de vente. Sur le côté droit, quatre onglets présentent les



Fig. 2 - Fiche « Site ».

références liées : images, notices bibliographiques et webographiques et archives.

De la même manière, la fiche personne s'articule en quatre parties. Le bandeau supérieur présente les informations essentielles d'identification (nom, prénom, dates de naissance et de mort, activités). À droite, on trouvera les références habituelles aux images, à la bibliographie, à la webographie et aux archives. À gauche, figurent les éléments biographiques auxquels s'ajoutent, s'il s'agit d'un collectionneur, une description de la collection et, s'il s'agit d'un voyageur du XIXe siècle, la liste des voyages effectués par leur chronologie. Une page spécifique permet ensuite de décrire le voyage et sa durée, d'y associer des compagnons de route et de détailler les étapes du périple – si possible datées – par ordre de passage dans les localités correspondant aux communes actuelles, permettant ainsi leur cartographie (cf. *infra*). Ces voyages ne concernent pas exclusivement la Lucanie, car ces périples, surtout lorsqu'ils passent par Naples, ont souvent été à l'origine d'acquisitions d'antiquités lucaniennes. Le but est d'établir des liens entre les sites visités par les voyageurs et les antiquités découvertes ou acquises à la même époque par ces hommes, pour essayer autant que possible de retracer la provenance des objets lucaniens. Plus bas, une association est faite au moyen de listes déroulantes, d'une part, avec les sites visités, décrits, découverts, explorés ou fouillés et, d'autre part, avec les objets découverts, acquis, vendus, restaurés, étudiés ou simplement décrits. En l'occurrence, ces relations avec les objets peuvent être précisées dans la fiche intermédiaire évoquée ci-dessus, permettant de renseigner les dates d'acquisition et de cession ou le prix de vente.

Outre les boutons situés en fin de chaque ligne dans les listes, qui renvoient aux entités liées pour chaque fiche spécifique, d'autres boutons de navigation, situés dans la partie inférieure du bandeau latéral droit, permettent d'afficher les entités liées à toutes les fiches sélectionnées. Distincts des précédents, ces derniers permettent essentiellement d'effectuer des recherches complexes. Par exemple, pour peu que cette recherche ait un intérêt, pour trouver tous les personnages ayant collectionné des vases à figures rouges – soit un type particulier d'objets de la classe « vase », seule affichée dans la fiche personne –, il s'agit de rechercher tout d'abord l'ensemble des objets correspondant à ces critères,

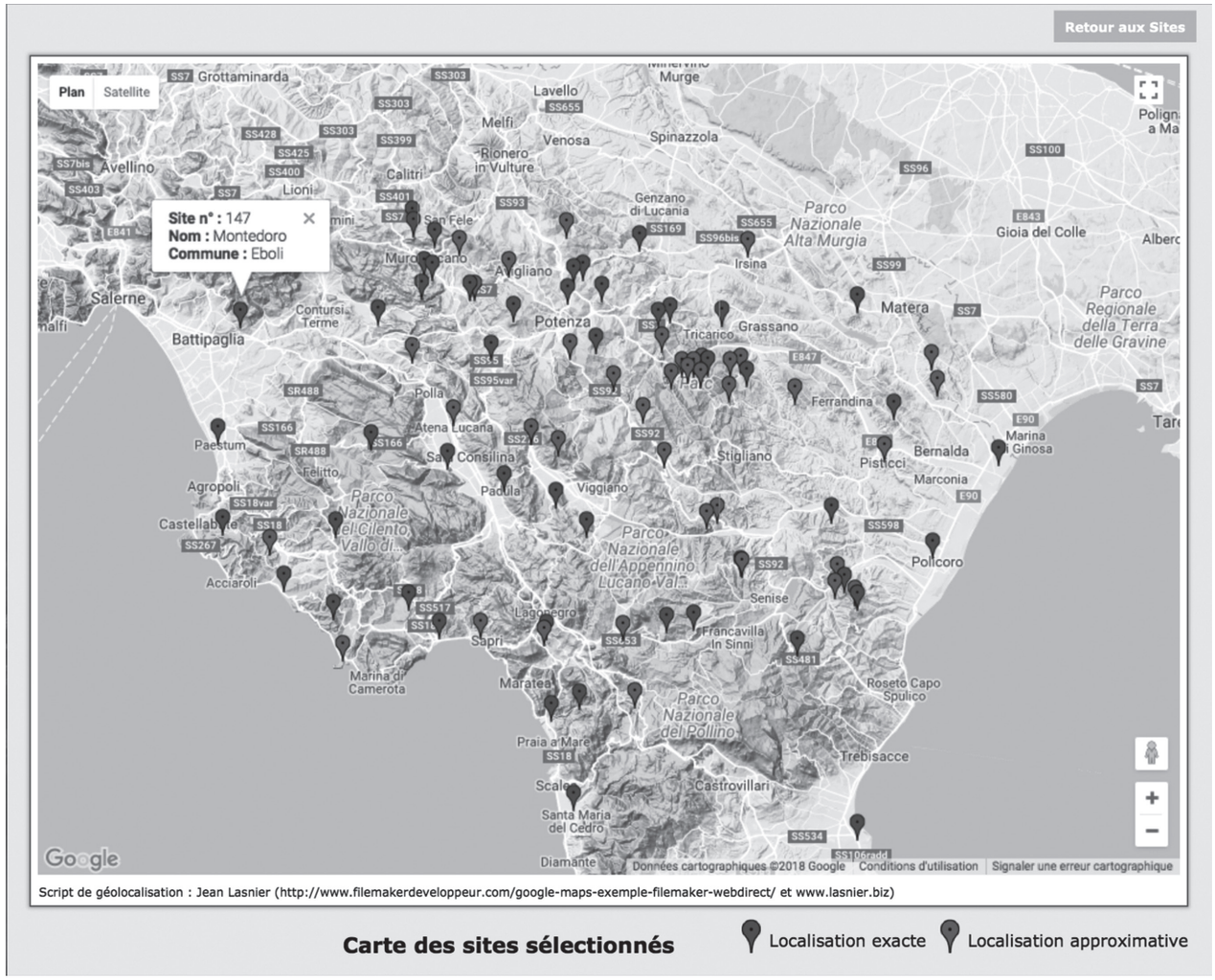


Fig. 3 - Cartographie des sites.

puis de demander l'affichage des personnes liées à tous ces objets. L'interface produit alors, à la volée, le tri demandé. De la même manière, il est possible par exemple de rechercher, en deux étapes, tous les musées possédant des antiquités lucaniennes de l'époque archaïque – en procédant donc d'abord à une sélection d'objets sur la base de leur chronologie générique – ou tous les sites ayant livré des objets en ambre. Rappelons qu'outre la compilation de données, notre objectif scientifique est de créer des liens entre les multiples entités, autrement dit des connaissances nouvelles. C'est là tout l'intérêt d'une base de données véritablement relationnelle.

Enfin, dans l'angle inférieur droit, l'icône d'une petite maison permet de revenir aussitôt à l'accueil de la base de données, qui présente le modèle conceptuel de données, avec le renvoi aux fiches des trois entités principales (sites, objets, personnes) et des références (bibliographie, archives, images, webographie et musées).

Un module de cartographie dynamique

Une extension importante de la base de données *Lucanie antique* a été la mise en place d'un outil de représentation cartographique des données récoltées. Les difficultés d'interopérabilité entre une base de données réalisée au moyen du logiciel propriétaire *FileMaker* et un système d'information géographique (SIG) complet, offrant des outils élaborés d'analyse spatiale, nous ont amené à chercher une solution plus adaptée à des besoins cartographiques élémentaires. En l'occurrence, grâce à diverses technologies intégrées à *FileMaker* ou proposées en ligne par Google Maps, nous sommes en mesure d'offrir une représentation cartographique des données pré-

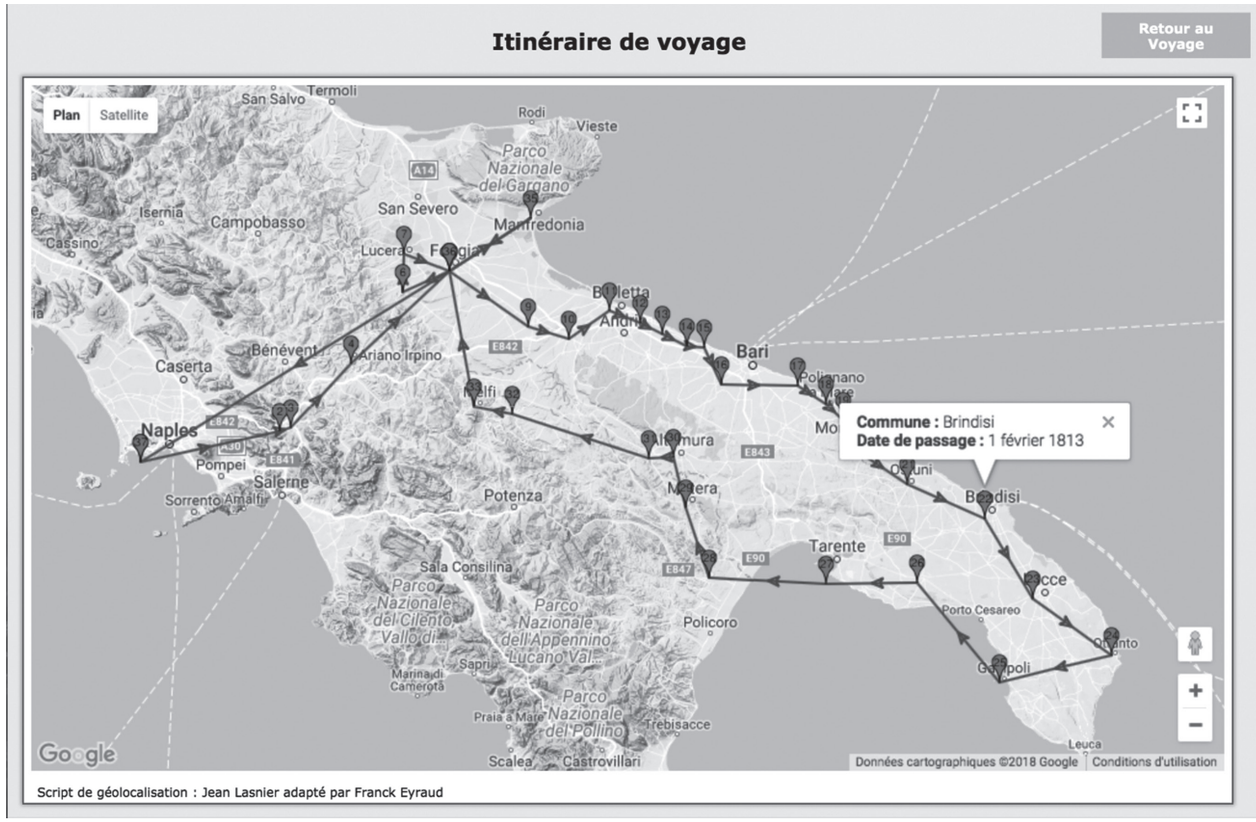


Fig. 4 - Cartographie des itinéraires de voyage.

sentes dans la base de données. Comme nous l'avons vu avec la localisation de chaque site, il est possible, au sein même de l'interface offerte par *FileMaker*, d'avoir recours au service de cartographie Google Maps. Une connaissance minimale du langage de programmation (API) de Google Maps et du langage de script de *FileMaker* permet en effet d'offrir des fonctions de cartographie certes élémentaires, mais largement suffisantes pour donner une dimension géographique à notre recherche. Cette fonction rend possible la représentation cartographique de pratiquement toutes les recherches envisageables sur la base de données *Lucanie antique*, satisfaisant ainsi l'essentiel des besoins des utilisateurs.

Si la localisation d'un site particulier ne pose pas de problème spécifique et est intégrée à la présentation de chaque fiche (cf. *supra*), il est également possible de construire des cartes multipoints, affichant plusieurs sites à la fois, qui correspondent à des recherches spécifiques : par exemple, une carte de toutes les fortifications lucaniennes (fig. 3). Sans entrer dans les détails techniques[41], présentons ici l'interface d'utilisation. En général, une requête effectuée sur les sites offre comme résultat plusieurs fiches, dont les données correspondent au(x) critère(s) de recherche. Cette sélection de sites peut être affichée sur une carte en appuyant sur le bouton « cartographie de la sélection » situé dans l'angle inférieur droit de la fiche site. Une carte Google Maps, générée à la volée, s'affiche alors présentant, sur un fond de carte de l'Italie du sud, l'ensemble des sites correspondants à la sélection sous la forme des traditionnelles épingles Google. Selon que la localisation exacte du site est exacte ou pas (un attribut de la description, cf. *supra*), l'épingle est bleue ou rouge. En passant sur chaque épingle, une info-bulle donne le numéro de référence du site, son nom et la commune de rattachement. Toutes les requêtes effectuables sur la fiche des sites sont ainsi directement cartographiables par l'utilisateur au moyen d'un simple clic sur un bouton. Mieux, l'ensemble des possibilités offertes par Google Maps est également disponible : outre les fonctions de zoom et de navigation, le fond de carte avec le relief, qui apparaît par défaut, peut être remplacé par les images satellitaires ou par le réseau routier, donnant par ailleurs accès aux images de Google Street View,

41. Voir Duplouy, Capozzoli, Zambon 2015, p. 339-340.

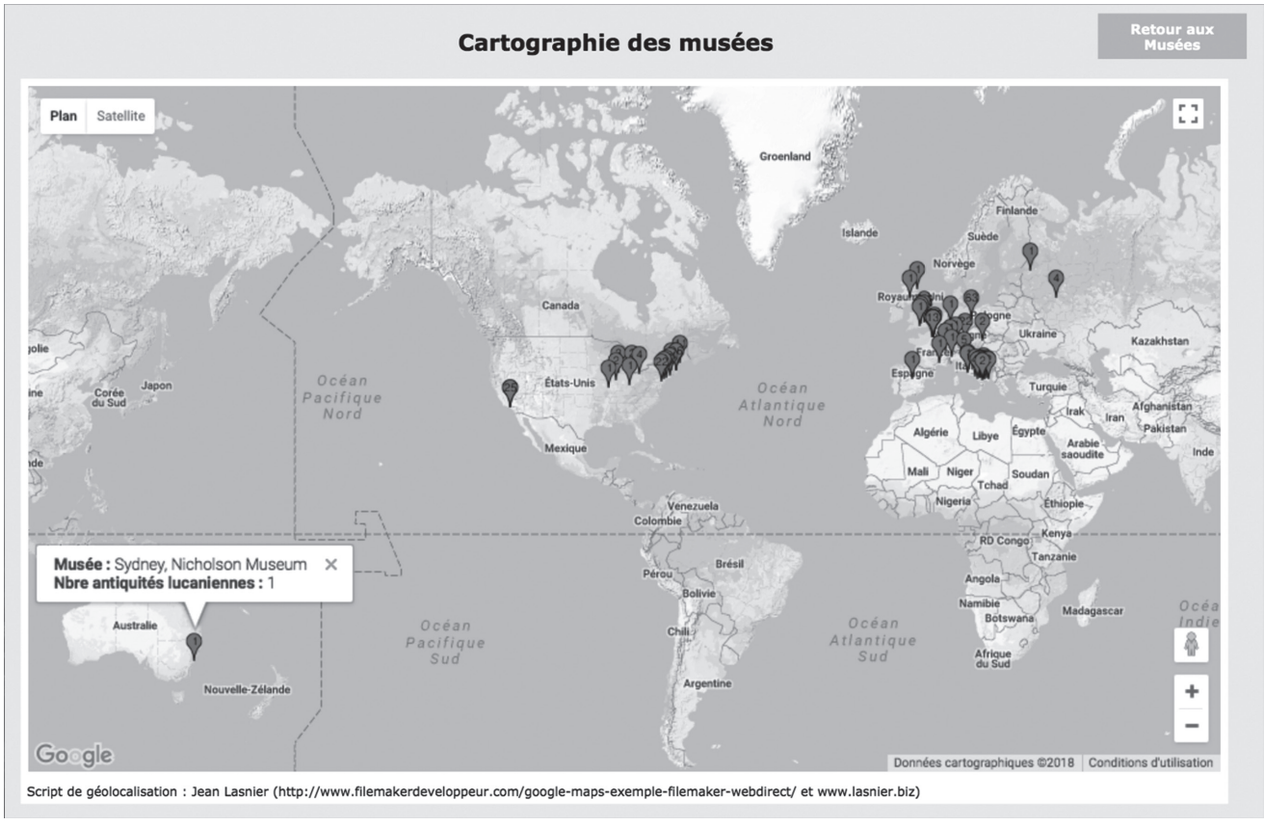


Fig. 5 - Cartographie des musées.

service de navigation virtuelle de Google permettant de visualiser un panorama à 360° d'un lieu situé sur une voie urbaine ou rurale – ce qui permet parfois de s'approcher très près de certains sites archéologiques ou, du moins, d'avoir une vision détaillée de son environnement actuel.

Cet outil de cartographie n'est pas réservé aux recherches sur les sites. Comme il s'agit d'une base de données relationnelle dont l'objectif est de construire des liens sémantiques entre sites, objets et personnes, il est tout à fait possible d'obtenir une réponse cartographique à des requêtes formulées à propos d'objets et de personnes : par exemple, sur quels sites a-t-on découvert tel type spécifique de vase ou de terres cuites architecturales ? Ou bien, quels étaient les sites connus des voyageurs du XIX^e^ siècle ? La requête est alors formulée, en premier lieu, respectivement sur les fiches objets et personnes, tandis qu'un bouton (cf. *supra*) permet d'afficher les sites associés à ces objets ou à ces personnes. La sélection des sites associés aux objets ou aux personnes est alors cartographiable par un simple clic sur le bouton « cartographie de la sélection », comme dans les cas précédents. Une navigation raisonnée entre les objets, les personnes et les sites associés permet ainsi de cartographier à peu près n'importe quelle requête, pour peu que des liens aient été renseignés entre ces entités.

Les circuits effectués par les voyageurs au XIX^e^ siècle et enregistrés dans la base de données (cf. *supra*) peuvent également être cartographiés, grâce à l'indication des étapes du voyage, mises en relation avec les communes modernes (fig. 4). Un script spécifique permet de cartographier sur Google Maps, non plus une série de points correspondant à des sites, mais bien des tracés entre plusieurs points, avec une info-bulle à chaque étape donnant la localité et la date de passage (lorsqu'elle est connue et renseignée). Les multiples itinéraires suivis par les voyageurs dans leur exploration de la Lucanie peuvent ainsi être visualisés et comparés entre eux.

Enfin, grâce à l'adresse des musées, ces fonctions élémentaires de cartographie ont été étendues à la localisation actuelle des antiquités. Si des requêtes peuvent être formulées sur la provenance des objets par l'intermédiaire de leur rattachement à des sites particuliers, il est également possible, dans une perspective d'étude du patrimoine lucanien, de suivre la dispersion de ces antiquités à travers

le monde. Si pour l'heure il n'est pas encore envisageable de cartographier les diverses étapes du parcours d'un objet à travers le temps, au moins est-il possible de connaître la dispersion actuelle de ce patrimoine et de donner à celle-ci une représentation cartographique. En cherchant les musées liés aux objets et en cartographiant ceux-ci au moyen du bouton cliquable « cartographie des musées », on obtient la carte du monde avec l'indication des musées ayant fait pour l'heure l'objet d'une enquête (fig. 5). Mais sur ce point, celle-ci est loin d'être finie.

En somme, les outils de cartographie inclus dans la base de données *Lucanie antique* permettent de cartographier les sites archéologiques lucaniens et leurs caractéristiques spécifiques, la provenance des antiquités lucaniennes et leur dispersion actuelle à travers le monde, l'itinéraire et la circulation des voyageurs étrangers dans l'Italie du sud et la Lucanie des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

La base de données *Lucanie antique* continuera à être enrichie selon les principes présentés ici, par une poursuite du dépouillement et par une correction et une mise à jour constantes. Bien qu'elle ne soit pas (encore) placée sous le principe de la licence *Creative Commons*, elle est d'ores et déjà librement accessible en ligne. Nous espérons que cet outil pourra rendre des services à tous les chercheurs travaillant sur la Lucanie antique. Il nous reste pour cela à préciser le mode de citation que nous recommandons : A. Duplouy (éd.), Base de données *Lucanie antique* : http://lucanie-antique.pantheonsorbonne.fr, site n° / objet n° / personne (consulté le <date>).

Annexe – Travaux menés dans le cadre du programme

Nous présentons ici les principaux travaux, d'étudiants ou de chercheurs, menés dans le cadre de notre programme au cours des cinq dernières années.

Mémoires de master

C. Salviani, *Tombes et nécropoles de la Lucanie antique : pièces d'armement et mobilier funéraire (VIII^e^-III^e^ s. av. J.-C.)*, 2013 (M1).
A. Yon, *Les antiquités lucaniennes dans les collections des musées parisiens – Catalogue*, 2013 (M1).
C. Salviani, *Armes, tombes et pratiques guerrières de la Lucanie antique (V^e^-III^e^ siècle av. J.*-C.), 2014 (M2).
A. Yon, *Les antiquités lucaniennes à Paris – Histoire des collections*, 2014 (M2).
G. Antz, *Les antiquités lucaniennes conservées à Londres (British Museum) et Cambridge (Fitzwilliam Museum) : objets, collectionneurs, musées*, 2015 (M1).
C. Bruschini-Chaumet, *Les antiquités lucaniennes conservées dans les musées américains*, 2015 (M2).
C. Mavridoglou, *Les représentations du guerrier en Lucanie*, 2015 (M1).
R.E. Ricci, *La Lucanie dans les collections du Musée archéologique national de Naples*, 2016 (M1).
G. Antz, *Les statuettes métalliques d'Héraclès en Lucanie (V^e^-I^er^ s. av. J.-C.)*, 2016 (M2).
R.E. Ricci, *La fabrique Castellani à Naples au temps des découvertes d'antiques*, 2017 (M2).
L. Bianchi, *Les musées d'archéologie en Lucanie. Histoire croisée des politiques culturelles et de la recherche archéologique : acteurs et institutions*, 2018 (M1).
R. Ramadan-Fourcadier, *Pratiques rituelles et lieux de culte en Lucanie (VI^e^-III^e^ s. av. J.-C.)*, 2018 (M1).
P. Lorente Sebastián, *Les gestes funéraires en Lucanie entre le VIII^e^ et le III^e^ s. av. J.-C. Les tombes de Pietragalla et de Cancellara*, 2018 (M2).
L. Nunziata, *De la chôra coloniale à la Lucanie indigène : éléments de réflexion sur l'exploitation du territoire*, 2018 (M2).
R. Ramadan-Fourcadier, *Les* anaktora *d'Italie du Sud indigène (VIII^e^-V^e^ s. av. J.-C.)*, 2019 (M2).
L. Bianchi, *Les musées d'archéologie en Lucanie*, 2019 (M2).

Thèses de doctorat

E. Bilbao Zubiri, *La petite plastique en terre cuite de Métaponte. Productions, langages formels et processus identitaires aux VII^e^-VI^e^ siècles av. J.-C.*, 2017 (dir. A. Schnapp).
L. Aniceto, *Phénomène de l'agglomération dans le monde oscophone*, 2019 (dir. O. de Cazanove).
L. Godefroy, *Flora & Fauna: A comparative study of farming practices in ancient Greece and in indigenous and colonial areas in Italy (ca 800-550 BC)*, en cours (dir. J.P. Crielaard, université d'Amsterdam).

Recherches post-doctorales

V. Capozzoli, Élaboration et diffusion des terres cuites architecturales grecques en pays indigène. Basilicate et Apulie, VI^e^-V^e^ s. av. J.-C.

V. Tosti, Cartographie des nécropole et recherches webographiques dans la base de données *Lucanie Antique*.

Séminaires de recherche

Cinq saisons d'un séminaire de recherche hebdomadaire pendant le semestre d'hiver (2014-2018), soit plus de 60 interventions (cf. liste sur notre site internet).

Voyages pédagogiques en Lucanie

En 2013 et 2014 : visite de musées et parcs archéologiques lucaniens.

Activités muséales

Réaménagement des archives, des dépôts ainsi que de l'exposition permanente du Museo Archeologico Provinciale de Potenza.

Récolement et publication (en cours), sous la direction de V. Capozzoli, des terres cuites architecturales de Lucanie conservées au Museo Archeologico Provinciale de Potenza[42].

Riscoprendo Monte Torretta di Pietragalla. I tesori nascosti del museo provinciale di Potenza. Exposition archéologique au Museo Archeologico Provinciale de Potenza sur les découvertes archéologiques de Francesco Ranaldi à Monte Torretta di Pietragalla (18 août 2017-31 décembre 2018).

Récolement au Petit Palais-Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, sous la direction de P. Pelletier-Hornby, des objets de la tombe Boezio de Sala Consilina.

Récolement au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France, sous la direction de M. Avisseau-Broustet et C. Colonna, des terres cuites architecturales du duc de Luynes.

Activités archéologiques

Programme de recherches archéologiques à Monte Torretta di Pietragalla en partenariat avec l'université von Humboldt de Berlin (2017-).

Autorisation de la Surintendance de Basilicate pour l'étude des tombes de Monte Torretta di Pietragalla (fouilles d'archéologie préventive 2012) et Cancellara-Piano Carletta (fouilles d'archéologie préventive 2015).

42. Pour un aperçu de ce travail, voir la contribution de V. Capozzoli dans ce volume.

Publications

L. Aniceto, Eboli (Italie). Les archives d'une fouille française sur la colline du Montedoro, in S. Zanella *et al*. (dir.), *Les archives de fouilles : modes d'emploi* [en ligne], Paris, 2017. Disponible sur : <*http://books.openedition.org/cdf/4907*>

V. Capozzoli, Terrecotte architettoniche e luoghi di culto in Basilicata fra VI e III sec. a.C.: un bilancio complessivo, *Forma Urbis*, 21, 4 , 2016, p. 30-33.

V. Capozzoli, Luoghi di produzione e iconografia delle terrecotte architettoniche nella Basilicata indigena fra VI e III sec. a.C., in A. Pontrandolfo et M. Scafuro (dir.), *Dialoghi sull'archeologia della Magna Grecia e del Mediterraneo*. Atti del I Convegno Internazionale di Studi (Paestum, 7-9 settembre 2016), Paestum, 2017, p. 987-996.

V. Capozzoli, Les TCA des Pouilles et de Basilicate (Italie) entre le VI^e^ et le IV^e^ s. av. J.C. : archéologie des toits en Grande Grèce, *Réseau TCA* [en ligne]. Disponible sur : <*https://reseautca.hypotheses.org/journees-actualite/resumes-des-journees-detude/les-tca-des-pouilles-et-de-basilicate-italie-entre-le-vie-et-le-ive-s-av-j-c-archeologie-des-toits-en-grande-grece*>.

V. Capozzoli, À propos de terres cuites architecturales en Grande Grèce et Sicile : une mise au point, à paraître dans la *RA*.

A. Duplouy, V. Capozzoli, A. Zambon, An inventory of Lucanian heritage, in F. Giligny *et al.* (dir.), *CAA 2014. 21st Century Archaeology. Concepts, Methods and Tools*. Proceedings of the 42nd Annual Conference on Computer Applications and Quantitative Methods in Archaeology, Oxford, 2015, p. 333-340.

A. Zambon, À propos du trépied en bronze de Berlin (*Antikensammlung* Fr. 768) et des fouilles en Lucanie au XIX^e^ siècle, *RA*, 2017, p. 233-260.

Posters « Prospection à Monte Torretta di Pietragalla » présentés aux LVII et LVIII Convegni di Studi sulla Magna Grecia, Tarente, 2017 et 2018.

Conférences scientifiques et de vulgarisation

A. Duplouy, V. Capozzoli, L. Costa et A. Zambon, Colloque international *Computer Applications and Quantitative Methods in Archaeology* (CAA) (22-25 avril 2014) : « A GIS-related Inventory of Lucanian Heritage ».

V. Capozzoli et A. Zambon, Présentation de la base de données relationnelle du projet « Lucanie antique : archéologie et patrimoine », lors de la Journée d'études « Humanités et numérique :

les bases de données patrimoniales » (université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 20 mai 2014).

V. Capozzoli, Conférence « Les terres cuites architecturales de Pouilles et Basilicate entre le VI^e^ et le IV^e^ s. av. J.C. : archéologie des toits en Grande Grèce », dans le cadre de la Journée d'étude organisée par le réseau TCA (Institut national d'histoire de l'art, Paris, 17 juin 2015).

V. Capozzoli, Conférence « Monte Torretta di Pietragalla: uno scavo negli archivi e nei depositi del Museo Archeologico Provinciale di Potenza » lors de la Journée d'étude sur Monte Torretta di Pietragalla (Pietragalla, 11 mars 2016).

V. Capozzoli, Conférence « Iconografia e centri di produzione delle terrecotte architettoniche nella Basilicata indigena fra VI e III sec. a.C. » lors du I^er^ Colloque international *Dialoghi sull'Archeologia della Magna Grecia e del Mediterraneo* (Paestum, 7-9 septembre 2016).

A. Duplouy et V. Capozzoli, Présentation officielle du « Pietragalla Project » lors de la journée « *Futuro Remoto* » pour le lancement du Bonus Art pour le financement de l'exposition archéologique de Pietragalla (Museo Archeologico Provinciale de Potenza, 12 juin 2017).

V. Capozzoli, A. Henning et A. Duplouy, Inauguration de l'exposition archéologique *Riscoprendo Monte Torretta di Pietragalla. I tesori nascosti del museo provinciale di Potenza* (Museo Archeologico Provinciale de Potenza, 18 août 2017).

A. Duplouy et V. Capozzoli : Conférence de presse sur les résultats de la première campagne archéologique à Monte Torretta di Pietragalla (Mairie de Pietragalla, 21 août 2017).

A. Duplouy, A. Henning et V. Capozzoli : Conférence « Monte Torretta - Eine Höhensiedlung im Bergland Süditaliens. Bericht über die Arbeiten des Jahres 2017 » (Humboldt Universität zu Berlin, Winckelmann-Institut, 17 janvier 2018).

Contributeurs de la base de données Lucanie antique

Alain Duplouy, université Paris 1, Directeur du projet (2013-).

Vincenzo Capozzoli, université Paris 1, responsable de l'axe Archéologie (2013-).

Alessia Zambon, université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, responsable de l'axe Patrimoine (2013-).

Lucas Aniceto (2013-), doctorant.

Gabrielle Antz (2015-2017), étudiante du master Archéologie (M1 et M2).

Léa Bianchi (2017-2019), étudiante du master Patrimoine et musées (M1 et M2).

Eukene Bilbao-Zubiri (2013-2014), doctorante.

Cannelle Bruschini (2015-2016), étudiante du master Patrimoine et musées (M2).

Luigi Cetraro (2016), étudiant Erasmus, Università degli Studi di Salerno.

Valentina Cucciniello (2017), étudiante Erasmus, Università degli Studi di Salerno.

Inna Kerasi (2014-2015), étudiante en échange, Universität des Saarlandes.

Paloma Lorente (2017-2018), étudiante du master Archéologie (M2).

Luciarita Nunziata (2017-2018), étudiante du master Archéologie (M2).

Rachel Ramadan-Fourcadier (2017-2019), étudiante du master Archéologie (M1 et M2).

Rita Eleonora Ricci (2015-2017), étudiante du master Patrimoine et musées (M1 et M2).

Valeria Tosti (2015-2016), post-doctorante.

Alexia Yon (2013-2015), étudiante du master Histoire de l'art (M1 et M2).

Note sur la bibliographie générale et l'index topographique

Tout en livrant à la communauté scientifique les actes du colloque de Paris, notre ambition est aussi de faire de cette publication un outil de recherche pour les années à venir, destiné à rendre des services à tous les chercheurs qui travaillent dans l'espace lucanien. Nous avons donc souhaité accompagner le travail d'édition sur ces quelque soixante-dix textes de la création d'une bibliographie globale et d'un index topographique.

Au lieu de placer une bibliographie à la fin de chaque contribution, comme cela est souvent d'usage dans les actes de colloques, nous avons entrepris de rassembler toutes ces listes bibliographiques indépendantes en une unique bibliographie générale. Tâche titanesque en réalité, non seulement en raison du nombre de références utilisées dans le volume – plus de 2 400 titres –, mais aussi et surtout parce qu'elle imposait une vérification systématique de l'exactitude des références[1]. L'opération aura ceci d'utile qu'elle permettra d'offrir une bibliographie lucanienne vérifiée et contrôlée.

Dans cette entreprise, menée par Vincenzo Capozzoli avec l'aide d'une petite équipe d'étudiants de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne[2], nous avons opté pour l'usage du logiciel Zotero, qui s'est aujourd'hui imposé comme un standard en la matière. Logiciel libre et gratuit développé par le *Center for History and New Media* de l'université George Mason de Virginie, Zotero n'offre pas seulement un outil personnel de gestion bibliographique, mais aussi une solution très efficace de travail collaboratif et de partage de l'information. L'objectif final était en effet de créer un groupe en ligne, offrant la possibilité à toute une communauté scientifique de bénéficier du travail réalisé à l'occasion de l'édition des actes de ce colloque. N'importe qui à l'avenir pourra ainsi utiliser cette somme bibliographique en se connectant au groupe « Lucanie antique » créé sur Zotero[3]. Nous espérons par ailleurs que celui-ci pourra être enrichi au fil des années ; de ce point de vue, toute contribution extérieure sera bienvenue.

Le logiciel Zotero permet la gestion à long terme de collections bibliographiques, autorisant des mises à jour continues et un travail cumulatif. Pour les chercheurs, la collection « Lucanie antique » remplacera ainsi commodément une bibliographie réalisée à partir d'un traitement de texte, d'autant qu'elle s'enrichira avec le temps. Grâce à l'ajout d'un plugin aux logiciels les plus utilisés de traitement de texte (Microsoft Word ou Writer de Libre Office), l'intégration de références bibliographiques au sein d'un document sera automatisée, simplifiant ainsi grandement la gestion fastidieuse des références. Un autre avantage de Zotero est en effet lié à la possibilité de créer à la volée des bibliographies spécifiques,

1. De ce point de vue, il faut signaler que, malgré toute l'attention des auteurs, nous avons relevé dans les textes transmis de multiples erreurs de référencement, qui se répétaient parfois d'une publication à l'autre depuis de nombreuses années dans la bibliographie relative à la Lucanie.

2. Léa Bianchi, Tazzio De Banville, Debora Longo, Paloma Lorente Sebastian, Tommasina Matrone, Dimitra Mazaraki, Luciarita Nunziata, Rachel Ramadan-Fourcadier, Charles Roumegou, Giuseppe Socci et Afroditi Zevgoli. Il faut y ajouter la collaboration précieuse de Magali Cullin-Mingaud.

3. *https://www.zotero.org/groups/2038158/lucanie_antique*. Il s'agit d'un groupe semi-public, dans le sens où tout le monde peut voir et utiliser cette collection bibliographique, mais seuls les administrateurs du groupe peuvent ajouter, supprimer ou corriger des références. N'hésitez pas à signaler toute erreur.

qui ne reprennent que les références citées dans un texte particulier. Par ailleurs, grâce à l'existence de plusieurs styles bibliographiques, il est possible de modifier de manière dynamique le format de citation, selon le style imposé par chaque maison d'édition. En l'occurrence, nous avons retenu ici le style du Centre Jean Bérard développé par Nicolas Monteix ; ce qui fut d'ailleurs l'occasion de perfectionner celui-ci et de résoudre certains problèmes. Enfin, s'agissant d'une base de données, Zotero permet également d'effectuer des recherches par mots-clés et d'effectuer de multiples tris (par date, auteur, langue, titre, type, éditeur, etc.). Toute collection bibliographique gérée au moyen de Zotero peut du reste être exportée dans la plupart des formats de référence (RDF, LaTeX, RIS, etc.) ou sous forme de fichier .csv, ce qui permet son importation dans n'importe quel autre logiciel de gestion bibliographique.

Précisons également la manière dont nous avons travaillé. Au lieu de saisir manuellement dans Zotero les références citées dans chacune des contributions – parfois d'ailleurs avec des variantes significatives entre contributions –, nous les avons systématiquement recherchées dans les bases de données et catalogues de bibliothèque moissonnés par Zotero : SUDOC (avec malheureusement de multiples fautes), ZENON (dans ses deux versions, ancienne et nouvelle, avec aussi des erreurs), *L'Année philologique*, WorldCat, Google Books, ResearchGate, JSTOR, Persée, OpenEdition, mais aussi Academia et Amazon (grâce à l'ISBN), etc. La vérification de l'exactitude des références a été aussi systématique et complète que possible, en veillant à respecter scrupuleusement l'enregistrement des métadonnées relatives au Dublin Core (titre, créateur, date, format, type, éditeur, etc.), garantissant non seulement l'interopérabilité des données saisies, mais aussi leur pérennité. S'agissant d'une bibliographie transversale, établie à travers toutes les contributions, nous avons ainsi pu unifier les renvois à un même texte. Grâce à de multiples vérifications croisées, l'ensemble peut être considéré comme cohérent ; ce qui n'exclut pas évidemment, ici ou là, diverses erreurs, qui pourront nous être signalées.

En ce qui concerne les conventions, pour les revues, nous avons retenu les abréviations de *L'Année philologique* ou, à défaut, de l'*Archäologische Bibliographie* voire de l'*American Journal of Archaeology*. Par cohérence, les grandes séries (*Poseidonia*, *Metaponto*, *Incoronata*, etc.) sont citées sous le nom de leurs auteurs. Quant aux actes des colloques de Tarente, ils sont cités avec leur numéro et leur année – par exemple, *AttiTaranto XVII (1977)* –, mais la date de publication effective sert de référence pour les articles – ainsi, Adamesteanu 1978 renvoie à une communication présentée lors du colloque de 1977, mais publiée en 1978. Enfin, nous avons appliqué les règles de la ponctuation française pour les titres en français et écrit en minuscule les mots communs dans les titres en anglais.

Au final, il en résulte une collection d'un peu plus de 2 400 références – que l'on retrouvera évidemment sous la forme d'une bibliographie classée par ordre alphabétique en fin du second volume – qui comprend notamment : 26 articles d'encyclopédie, 480 articles de colloque, 10 articles de magazine, 564 articles de revue, 486 chapitres de livre, 5 entrées de dictionnaire, 827 livres (y compris les catalogues de musée et d'exposition), 23 articles en ligne et pages web, 18 thèses ou mémoires. Notons au passage qu'un tel classement, qui peut éventuellement être affiné par période chronologique, permet aussi de suivre l'évolution des modes de production scientifique dans la recherche sur la Lucanie antique.

Le deuxième outil que nous proposons – quoique plus classique – est un index topographique des sites archéologiques de Lucanie mentionnés dans les contributions, accompagné d'une carte de la Lucanie antique (cf. vol. 1, p. 24). Là encore, le nombre de textes réunis et la diversité des langues utilisées (français, italien, anglais, allemand) rendaient la tâche longue et complexe. Nous nous y sommes toutefois attelés, conscients de l'utilité de dresser un tel inventaire, au-delà du simple renvoi aux pages et aux articles concernés – ce qu'une mise en ligne des textes rendra de toute façon automatique dans les années à venir. Nous avons donc relevé tous les sites de Lucanie, à l'exclusion donc des localités situées en dehors de la région définie par Strabon et Pline et avec une certaine générosité pour ses franges septentrionale et orientale. Nous avons rassemblé sous une même entrée, lorsque cela était nécessaire, les variantes historiques, linguistiques et orthographiques – par exemple, Élée et Vélia, Poseidonia et Paestum, Métaponte, Metaponto ou Metapontum, Héraclée, Eraclea, Herakleia ou Heraclea, etc.

Pour le classement de cet index, nous avons retenu deux niveaux hiérarchiques : la commune actuelle (selon la liste officielle des communes italiennes) et le nom du site lui-même, qui est souvent celui d'une *località*, d'une *contrada*, etc. Le respect scrupuleux de cette hiérarchie pourra produire quelques difficultés pour les sites essentiellement connus par le nom du lieu-dit ou par le nom

antique, mais des renvois – Élée et Vélia renvoyant à Ascea – et une table de correspondances – Santa Maria d'Anglona renvoyant à Tursi – ont été ajoutés pour faciliter la recherche dans l'index sans en briser la cohérence. Il en résulte une liste de plus de 300 sites, répartis entre quelque 125 communes (soit environ deux-tiers des communes actuelles de Lucanie antique).

Dans l'établissement de cet index, nous avons grandement tiré profit de la base de données compilée dans le cadre du programme « La Lucanie antique : archéologie et patrimoine » ; nous avons donc tâché d'établir des connexions entre l'index de ces actes et le répertoire topographique compilé en ligne[4]. Notre base de données recense en effet une grande partie de ces sites – au moins ceux qui ont une phase préromaine, selon les limites chronologiques du programme de recherche – et contient leurs coordonnées géographiques. Pour chaque entrée de l'index, nous avons donc ajouté entre crochets droits, le cas échéant, le numéro de référence du site dans notre base de données en ligne ; ce qui permettra au lecteur de compléter son information et de poursuivre la recherche.

L'objectif était enfin de fournir une représentation cartographique unique de cet index. Si nous avons dû renoncer, en raison de l'ampleur de la tâche, à homogénéiser, à travers toutes les contributions, les cartes proposées par les divers auteurs avec un fond de carte et une sémiotique uniques – ce qui aurait certes été souhaitable –, nous avons voulu proposer une carte globale de la Lucanie antique (insérée vol. 1, p. 24) qui reflète l'ampleur des contextes archéologiques mentionnés ou étudiés dans les actes de ce colloque. Grâce aux coordonnées enregistrées dans notre base de données, il a été possible de produire une carte géoréférencée au moyen d'un logiciel de SIG. Le choix du fond de carte s'est porté sur les données mises à disposition librement par l'*Ancient World Mapping Center* de l'université de Caroline du Nord à Chapel Hill[5], en choisissant une indication des altitudes par palier de 200 m. Afin de ne pas encombrer la carte avec les quelque 300 sites indexés, nous n'avons retenu – sauf exceptions comme Braida, Rossano et Serra di Vaglio – qu'un seul site par commune, limitant ainsi le référencement sur carte à environ 130 noms modernes, ne retenant la désignation antique que lorsqu'elle est connue (ainsi Sybaris-Thourioi plutôt que Cassano all'Ionio). Nous espérons que cette carte pourra servir et qu'elle sera reproduite.

AD et VC

4. *http://lucanie-antique.pantheonsorbonne.fr*. Accès libre en tant qu'invité. Pour une description de cet outil, voir la contribution de A. Duplouy, V. Capozzoli et A. Zambon dans ce volume.

5. *http://awmc.unc.edu/*.